

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XI.

No. 44.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, laligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 28 OCTOBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 23 octobre 1880.

On peut comparer la politique américaine à une pile électrique : la démocratie en est le pôle négatif et le républicanisme le pôle positif; ces deux courants aujourd'hui électrisent le pays tout entier : ils le surexcitent, ils le convulsionnent. On prétend que la foudre est le produit détonnant de deux fluides contraires; si les démocrates et les républicains arrivaient à s'entrechoquer sérieusement, l'explosion qui en résulterait équivaldrait à dix tremblements de terre!

A New-York ces deux partis sont également redoutables. Le mois passé les démocrates ont organisé une démonstration aux flambeaux de quarante mille hommes costumés. Le 11 octobre suivant, les républicains, à l'occasion de la présence du général Grant à New-York, ont paradé dans la ville au nombre de cinquante mille, dans toutes sortes d'uniformes. Le président n'a trouvé pour les remercier que ces six mots :

I am glad of all. Good night!

* *

Le régime de la protection sert d'arme de combat aux républicains dans cette dernière campagne. C'est grâce à cela qu'il viennent d'obtenir un avantage marqué dans l'Indiana et l'Ohio. Si les démocrates veulent triompher dans la prochaine élection présidentielle ils ne feront pas mal d'abandonner le libre-échange.

Actuellement du reste je ne vois aucune nation qui pratique positivement ce système économique.

L'Angleterre n'impose-t-elle pas les vins français d'un droit très lourd?

La France ne se protège-t-elle pas très énergiquement contre l'horlogerie suisse.

Cette taxe est si élevée que dernièrement les fabricants de Genève ont innové

un nouveau système pour tromper la douane française : ils introduisent maintenant leurs montres par-dessus la tête des douaniers au moyen de pigeons voyageurs!

L'idéal des gouvernements est de précéder le libre-échange pour les autres, mais de rester eux-mêmes dans la protection jusqu'au cou!

Il n'existe pas une seule nation qui soit positivement libre-échangiste; excepté les Esquimaux, les Lapons et les Canaques.

Pourquoi donc les Canadiens et les Américains se laisseraient-ils bernier par ce système à l'usage des peuples ramollis? La fabrication du sucre de betterave au Canada ne sera-t-elle pas une réponse péremptoire aux théories libres-échangistes de lord Cobden?

Il faut vraiment être aveugle pour ne pas voir que le tissage de la soie, l'horlogerie, la draperie, la cordonnerie, la culture de la vigne, l'élevage des vers à soie n'existeraient pas aux États-Unis sans la protection.

Du reste, il y a une question de progrès et de haute moralité à empêcher que l'avilissement des salaires, à la faveur du libre-échange, ne s'introduise pas en Amérique.

Pourrait-on supporter ici qu'un enfant de six ans travaillât dans les filatures, ainsi que cela se fait en Angleterre?

Tolérerait-on qu'une femme, comme on le voit à Londres, ne gagnât que six penny par jour?

En vérité, si le libre-échange doit nous faire connaître de pareilles misères, je fais des vœux pour qu'il tombe—avant d'arriver ici—dans le fond de la mer!

* *

Il paraît que les vins de Californie sont très abondants, cette année, et même que leur qualité est supérieure. Le grand obstacle à l'écoulement progressif de ce liquide reconfortant, sera toujours le vaste désert américain qui le sépare des grands centres. Le prix du transport jusqu'ici équivalait à la valeur intrinsèque du vin lui-même.

C'est, sans doute, pour obvier à cet inconvénient qu'un ingénieur vient de découvrir un nouveau système de transport. Cet excellent homme parle d'établir un tube atmosphérique entre les vignobles californiens et New-York.

Cette idée n'a rien d'impraticable, mais que diront les sociétés de tempérance?

* *

Lorsqu'on lira cette chronique, l'illustre Sarah Bernhardt aura posé son pied mignon sur le sol américain. Sa voix argentine aura frappé les ondes sonores de l'air que nous respirons—et la douane aura visité ses soixante-quinze robes.

Jamais, depuis Rachel, le public américain n'aura vu une pareille célébrité.

C'est que Sarah Barnhardt n'est pas seulement une brillante interprète de nos tragiques, elle est créatrice, poète elle-même, les beaux arts n'ont pas de secrets pour elle; elle joue avec le ciseau de Michel-Ange comme avec la plume de Théophile Gautier, et possède au plus haut degré l'art divin de déclamer de beaux vers, d'élever nos sensations, nos sentiments vers le sublime, le beau idéal.

Il y a des personnes qui prétendent qu'une nation peut se passer de femmes extraordinaires; qu'elles ne sont que des

amusements pour la foule, une simple curiosité.

Cependant nous voyons que les peuples les plus avancés sont les seuls qui possèdent des femmes célèbres.

On ne voit pas en Russie beaucoup de femmes-auteurs, peintres ou sculpteurs.

Les Turcs en sont privés également ainsi que les Arabes.

Si nous voulons être une nation civilisée; si nous voulons que l'instruction, les beaux arts, la littérature, soient ouverts à tout ce qui possède une intelligence, il faut nous attendre à voir beaucoup de femmes auteurs, peintres ou sculpteurs et même artistes dramatiques.

On me demande quelle différence il existe entre Sarah Bernhardt et l'aiguille de Cléopâtre.

Il n'y en a presque pas : l'une est une pierre sculptée, et l'autre une femme sculpteur!

ANTHONY RALPH.

ÇA ET LÀ

La victoire de M. Manson à Brome porte à cinquante le chiffre des députés conservateurs de Québec aux communes.

* *

La *Minerve* dit que l'hon. M. Huntington ne fait pas partie du syndicat qui doit construire le Pacifique.

* *

Le Dr L.-H. Masson, ancien député, et l'un des derniers survivants des patriotes de 1837 exilés aux Bermudes, est mort dimanche, le 17 courant, au Côteau-du-Lac, à l'âge de 70 ans et trois mois.

* *

M. Albert Beaudette, fils de notre estimable compatriote, M. Jos. Beaudette, de Crookstown, a été choisi comme candidat démocrate au poste d'auditeur du comté de Polk, Minesota. Nous lui souhaitons plein succès.

* *

M. Desève, notre jeune et brillant violoniste, est parti pour une tournée artistique aux États-Unis. Il doit visiter, dans le cours de l'hiver, les principaux centres des États-Unis, et se propose de revenir au printemps. Nous offrons au jeune artiste nos meilleurs souhaits de succès.

* *

Les religieuses Carmélites viennent d'être expulsées de la France par ordre du gouvernement.

Les Carmélites comptaient plusieurs communautés.

Dans plusieurs endroits, il y a eu des démonstrations sympathiques en leur faveur.

A Montpellier, l'évêque a informé le préfet qu'il était excommunié.

* *

M. E. Myrand, un des membres les plus actifs de la Société St-Vincent de Québec, vient de publier un opuscule des plus intéressants sur cette œuvre en général, avec des statistiques précieuses et inédites des aumônes qu'elle a versées dans le sein des pauvres, depuis 1846 au Canada, et depuis 1833 en France et dans l'univers entier. Notre jeune et zélé con-

citoyen s'est imposé une tâche vraiment gigantesque, et qu'il nous permette de le féliciter de son courage et du succès qui devra couronner son œuvre.

* *

On lit dans le *Nouveau-Monde* :

On signale un nouveau mouvement des catholiques d'Angleterre, qui se prépareraient à assumer un rôle plus important en politique. Il y a présentement cinquante-cinq membres catholiques dans la Chambre des Communes, et tous représentent des circonscriptions irlandaises. Il n'y a pas un seul catholique parmi les députés anglais, et cependant, la population catholique de l'Angleterre et du pays de Galles est de plus de deux millions d'âmes. On vient d'organiser à Liverpool un cercle dont l'objet principal est de mettre fin à cet état de choses.

* *

Nous croyons faire plaisir aux amis de la littérature canadienne, dit le *Nouvel-Liste*, en leur annonçant que des démarches sérieuses ont été commencées pour faire venir de France les manuscrits que l'on suppose avoir été laissés dans ce pays par le grand poète canadien, M. Octave Crémazie, descendu, il y a quelques mois, dans la tombe.

Des lettres particulières nous permettent de croire que, dans son long exil, M. Octave Crémazie a mis une dernière main à cette magnifique pièce de vers connue sous le nom de *Promenade des trois morts*.

* *

On lit dans l'*Union des Cantons de l'Est* :

Nous avons le plaisir d'apprendre au lecteur que le syndicat agricole de ce village maintenant 1,256 arpents de contractés pour la culture de la betterave. C'est 256 arpents de plus qu'exige l'Union Sucrière pour établir son usine. Voici maintenant la récapitulation du contingent fourni par chaque paroisse :

Arthabaskaville.....	391
St-Christophe d'Arthabaska.....	211
St-Norbert.....	65
St-Hélène de Chester.....	5
St-Paul.....	56
Sommerset (St-Calixte).....	35
Stanford (St-Eusèbe de).....	145
Bulstrode (St-Valère de).....	41
St-Victoire d'Arthabaska.....	100
Warwick (St-Médard de).....	70
St-Wenceslas.....	136

1256

NOS GRAVURES

Vaudreuil

Joli village situé à environ trente milles de Montréal au bout de l'île, à l'endroit où la rivière des Outaouais se jette dans le Saint-Laurent. Magnifique endroit de pêche. Plusieurs citoyens de Montréal y ont des résidences d'été, entr'autres sir A.-A. Dorion qu'on peut voir en passant sur le Grand-Tronc, sarcant ses plantes, émondant ses arbres. Sa Villa, une maison de modeste apparence, est située sur la pointe dans un endroit charmant. Parmi ceux qui fréquentent Vaudreuil on remarque M. le juge Dugas, et MM. F. X. Archambault, L.-G. Boivin, Geoffrion et plusieurs autres joyeux humains.

Jacques Offenbach

Jacques Offenbach est né à Cologne en 1819. C'est en 1842 qu'il alla à Paris, n'ayant pour toute fortune que son talent

hors ligne de violoncelliste dont il avait conscience évidemment, mais qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de produire. Son caractère gai, son esprit essentiellement parisien, lui conquirent bien vite des amitiés dans le monde des journalistes et de grandes sympathies parmi les artistes.

Cependant, ne sachant trop à quelle décision s'arrêter pour arriver à faire parler de lui et à gagner un peu d'argent, il se décida à donner des concerts dans les salons. Ces débuts lui procurèrent quelques déceptions, mais son courage s'accrut à la suite de ses mécomptes, et, dès qu'il avait connaissance de l'organisation d'un concert, on le rencontrait avec sa basse, toujours prêt à faire sa partie. On l'acceptait volontiers, mais on le payait peu; ce n'était guère l'affaire d'un jeune homme comme lui.

Voulant se mettre à l'abri des incertitudes de l'existence et s'abstenir d'aller à la conquête d'un cachet, par des démarches souvent froissantes pour son amour-propre d'artiste, Offenbach rentra dans l'orchestre de l'Opéra-Comique, à la suite d'un concours.

Il fut admis aux appointements de 83 francs par mois.

Cependant, le nom d'Offenbach commençait à se répandre parmi le monde des théâtres. Le jeune violoncelliste ne cessait de travailler à des compositions dont l'exécution, il est vrai, n'avait pas de dates assignées, mais il espérait bien que tôt ou tard ses travaux ne seraient pas inutiles.

Il avait fait la musique d'un vaudeville intitulé *Pascal et Chambord*, qui obtint un certain succès. Plus tard, en 1845, il fit représenter au théâtre de la Tour d'Auvergne un opéra-comique qui passa pour sa première pièce : *l'Alcôve*. Ses concerts, ses chansonnettes, ses mélodies, commençaient enfin à faire connaître le jeune musicien, lorsque, en 1847, il fut appelé à prendre le bâton de chef d'orchestre au Théâtre-Français.

La maison de Molière ne prêtait guère aux inspirations musicales du nouveau chef d'orchestre; mais, avec sa verve endiablée et l'immense désir d'arriver, Offenbach essaya plusieurs de ses productions, si bien qu'un jour Alfred de Musset ayant à faire chanter des couplets dans le *Chandelier*, qu'on répétait, le pria de le mettre en musique; ce fut ainsi qu'il composa la *Chanson de Fortunio*, mélodie délicieuse qui, plus tard, donna lieu au charmant opéra-comique que tout le monde a vu jouer.

Quelque temps après la Révolution de 1848 étant arrivée, Offenbach eut des loisirs forcés. Il les employa à travailler. Sept années s'écoulèrent dans un labeur constant, car, malgré les refus qu'il avait éprouvés de la part des directeurs de théâtres de chant, il n'éprouva jamais aucun découragement, tant il avait foi en lui.

Il imagina alors de se faire jouer dans son propre théâtre et, pour y parvenir, il s'empara de la salle Lacaze, située aux Champs-Élysées, à la porte du Palais de l'Industrie, et qui justement était à louer. Il fit construire le théâtre des Bouffes-Parisiens, et le 5 mai 1855 la première représentation y fut donnée. Les *Deux Aveugles* étaient la pièce d'ouverture.

Depuis cette époque, il a produit un nombre considérable de pièces; la nomenclature en est trop connue pour être reproduite ici.

A la centième représentation de la *Fille du Tambour-Major*, sa dernière pièce, il porta le toast suivant:

—Je bois à la centième du *Tambour-Major* et en même temps à ma centième pièce.

Il y a quelques années, Offenbach avait pris la direction du théâtre de la Gaîté. Il y fit représenter les œuvres des auteurs les plus en vogue, notamment le *Gascon*, de Théodore-Barrère et de Poupart Davyl; la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier et de Gounod, la *Haine*, de Sardou, etc.

Bientôt après il partit pour l'Amérique où il alla donner des concerts; c'était en 1876, il y passa près d'une année; il s'en retourna satisfait et comme succès et comme argent. A son retour, il publia la relation de cette excursion sous le titre de : *Notes*

d'un musicien en voyage. Sa bonne humeur et son esprit ont fait le succès de ce livre.

Bien qu'il soit inutile d'insister sur la bienfaisance si connue d'Offenbach, rappelons qu'un jour, dans une ville d'eau, il fut accosté par un petit mendiant qui lui demanda l'aumône. Le maestro fouilla dans ses poches; le trente et quarante les avait mises à sec.

Mais, sans perdre de temps, il entre dans un bureau de tabac, toujours suivi de son petit mendiant, prend une feuille de papier, trace à la hâte des portées, improvise séance tenante un morceau de musique et le signe.

—Tiens, fait-il en le donnant au petit bonhomme, va porter ça chez le marchand de musique et garde la monnaie.

PENSÉES

—Plus l'homme s'élève par l'amour, plus il s'abaisse par la haine.

—La vie est un lien qui se brise ici-bas pour se rattacher là-haut.

—Le plus grand patriote est souvent recouvert du plus grand mépris des siens.

—La joie est une amie qui a son séjour dans les régions lointaines de l'amour et du bien.

—Les plaisirs sont des rochers qui bordent l'abîme de la souffrance!

—Le cœur est la tombe des secrets!

—Les trésors sont des fantômes éblouissants, ils n'ont ni cœur ni esprit et ne peuvent en donner aux hommes.

—L'égoïsme est une arme qui blesse d'abord celui qui la possède avant de blesser les autres.

—Ceux qui parlent le plus sont souvent ceux qui pensent le moins. Ils n'ont pas le temps de penser, car ils parlent sans cesse.

—Plus un homme est juste, plus il est patient; plus il est préjugé, plus il est positif; et plus il est vertueux ou savent, plus il est modeste.

—La science est un grand fleuve, plusieurs pêchent dans ses eaux sans s'y enrichir.

—Le beau, le bon, le grand et le sublime sont des êtres cosmopolites, ils sont de l'univers.

—Les livres sont nos meilleurs amis, car ils ne peuvent jamais devenir nos ennemis.

—C'est dans la solitude que la pensée règne suprême, comme une reine ambitieuse qui a pour courtisans le travail, l'espoir et le génie.

—La politique est souvent le partage de ceux qui ont manqué leur vocation.

—La mort est la couronne des infortunés et le tombeau des souffrances humaines.

—L'histoire est un monument à l'ombre duquel viennent revivre toutes les folies humaines.

—L'historien est un chimiste qui analyse et un anatomiste qui dissèque.

—La postérité est un juge inflexible qui prononce des arrêts sans appel.

—La douleur est l'ami de la vertu, elle fait songer l'humanité aux fautes qu'elle a commises.

N.-A. DUBUQUE.

PARDON DES INJURES

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la vengeance;
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'en venge le soir,
En est fâché quand il s'éveille.

PANARD.

A M. LOUIS-H. FRÉCHETTE

A L'OCCASION DU COURONNEMENT DE SES POÉSIES PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

O barde canadien, j'ai tressailli d'orgueil
Quand je t'ai vu quittant notre sol poétique,
Confier ton esquif aux flots de l'Atlantique,
Qui, fiers de te porter, n'eurent plus un écueil.

Et la France, toujours loyale et sympathique,
En te voyant franchir son plus glorieux seuil,
Fit éclater soudain un hurra frénétique,
Et l'immortel Musset frémit dans son cercueil.

Et Paris, géant qui sur le monde rayonne,
Posa sur ton beau front la sublime couronne
Que déjà tu rêvais enfant au grand dessein....

W. CHAPMAN.

Gilbertville, Beauce, octobre 1880.

UNE ÉGLISE NATIONALE

On lit dans le *Courrier du Canada* :

L'église de Notre-Dame des Victoires, modeste en apparence, est précieuse en tant qu'il s'y rattache des souvenirs historiques d'une grande importance et par l'ancienneté de sa fondation qui remonte à près de deux siècles. Bien qu'exposées à la destruction lors des divers sièges que Québec eut à subir, ses murailles ne furent jamais complètement détruites, et même après l'incendie de 1759, il en resta encore quelques débris notables. Lors de son érection, on l'avait appelée Notre-Dame de la Victoire, mais quelques années plus tard, en 1711, dans une assemblée des citoyens de Québec, il fut décidé qu'on ferait une quête pour construire le portail de cette église, et qu'on la désignerait sous le vocable de Notre-Dame des Victoires.

Demain, 17 octobre, on doit célébrer dans cette église la fête de Notre-Dame des Victoires. Depuis 1690, lors de la victoire mémorable des Français remportée sur l'amiral Phipps, on n'a pas oublié chaque année, à pareille date, d'aller remercier la Vierge Immaculée de la protection qu'elle a toujours accordée à ce pays. Mais à 190 années de distance, on a pu oublier les événements remarquables qui ont amené la consécration de ce monument à Notre-Dame. Il est donc à propos de rappeler à l'occasion de cette fête les souvenirs qui s'y rattachent. Nous empruntons à l'histoire le récit suivant que le *Nouvelliste* rapporte avec fidélité :

« C'était en 1690. La vaillante population de l'Acadie, n'espérant plus rien du sort de la guerre, venait de passer à l'Angleterre. Cette conquête ne satisfait point pourtant l'ambition démesurée de la fière Albion. Elle jette encore un regard d'envie sur la Nouvelle-France et en rêve la possession. Une flotte de 35 voiles, sous les ordres de l'amiral Phipps, est immédiatement mise en mer. En même temps, une armée de 3,000 hommes, composée d'Anglais et d'Iroquois, doit attaquer Québec. Les vents et le manque de pilotes font subir à la flotte ennemie quelques retards. Le gouverneur Frontenac en profite pour faire des retranchements et élever des fortifications. Le 16 octobre, la flotte anglaise paraît enfin devant la ville. On la voit se séparer, les plus petits bâtiments se rangent le long de la côte de Beauport, les autres tiennent le large. Sur les dix heures du matin, une chaloupe se détache du vaisseau amiral et se dirige vers le rivage. C'était un parlementaire. M. de Frontenac envoia à sa rencontre un officier qui lui bande les yeux et le conduit au fort en lui faisant faire mille détours. Le bruit qu'il entend le persuade que l'amiral a été induit en erreur en croyant que Québec était dépourvu de canons et de retranchements. La surprise du parlementaire fut encore plus grande lorsqu'on lui ôta le bandeau et qu'il aperçut la salle remplie d'officiers à la contenance ferme et assurée.

« Aussi, est-ce en tremblant qu'il présenta sa sommation qui demandait la reddition de la ville. Un cri d'indignation

s'éleva aussitôt parmi les officiers. Le parlementaire demanda au gouverneur une réponse par écrit, mais celui-ci lui dit : « Je vais répondre à votre maître par la bouche du canon. » Le parlementaire part et de suite l'on commence à tirer d'une des batteries de la Basse-Ville. Du premier coup de canon, le pavillon de l'amiral est abattu. Phipps ordonne le feu à son tour. 1,500 hommes de troupes anglaises débarquent sur le rivage, mais elles sont, au bout de quelques heures, mises en déroute par les Canadiens. Le bombardement de la ville dura quatre jours, après quoi l'amiral Phipps, découragé, lève l'ancre. Les pertes des Anglais se montèrent à 600 hommes, dix vaisseaux et beaucoup de munitions de guerre.

C'est en mémoire de cet événement qu'on donna à l'église de la Basse-Ville le nom de Notre-Dame de la Victoire, en reconnaissance de la protection que leur avait accordée la Sainte-Vierge.

« En 1711, les Anglais tentèrent de nouveau la conquête du Canada. Au mois d'août, une flotte nombreuse, sous la direction de l'amiral Walker, pénétra dans le golfe du St-Laurent. Jamais, peut-être, notre pays n'avait été menacé d'un aussi grand péril. La Providence le sauva une seconde fois. Dans la nuit du 22 août, une tempête éclata et dispersa les vaisseaux ennemis sur la côte. Huit des plus gros vaisseaux furent brisés sur des écueils. Le tonnerre tomba sur un autre. Le lendemain matin, les cadavres de plus de neuf cents malheureux jonchaient le rivage. Après ce désastre, un conseil de guerre s'assembla et l'on décida d'abandonner le siège de Québec.

« Après cette seconde retraite, l'on changea le nom de Notre-Dame de Victoire en celui de Notre-Dame des Victoires. »

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargneront le trouble d'envoyer un collecteur, et nous accepterons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

Sur le boulevard :
—D'où arrives-tu ainsi, mon vieux copain ?
—De chez un créancier. J'ai eu rudement de la peine à lui faire accepter un peu d'argent.
—Tu m'étonnes, pourquoi donc ?
—Parce qu'il en voulait beaucoup.



UNE FILLE QUI PROMET
JOHN BULL ET LA BELLE FRANCE ONT RAISON D'ÊTRE FIERS DE LEUR FILLE

LE DÉCOUVREUR

On lit dans le *Journal des Trois-Rivières* sous la signature de Benjamin Sulte :

Ai-je été trop loin lorsque j'ai écrit que La Vérendrye est probablement l'homme le plus remarquable qui soit sorti de notre ville ?

Pour résoudre la question je vais mettre sous les yeux des lecteurs un bref aperçu de la carrière de douze Trifluviens distingués, lesquels tout en gardant une bonne part de la chronique locale, ont conquis leur place dans l'histoire du Canada.

Prenons les par ordre de date :

Jacques LeNeuf de la Potherie, plusieurs fois gouverneur des Trois-Rivières, propriétaire de grands terrains dans ce lieu, fondateur de Portneuf, gouverneur-général du Canada, par intérim, esprit remuant et qui eut du poids dans les affaires de notre ville.

Pierre Boucher non-seulement s'illustra par la défense des Trois-Rivières, mais fut nommé plusieurs fois au gouvernement de cette place, alla en France représenter les besoins de la colonie, fonda Boucherville et laissa des écrits dignes d'éloges.

Médard Chouart des Groseillers vit le Mississippi avant Marquette et Joliet, parcourut le nord du lac Supérieur, se rendit à la baie d'Hudson avec les Français d'abord, puis pour le compte des Anglais, ce qui amena la formation de la puissante compagnie de la baie d'Hudson. Vingt ans avant d'Iberville, ses voyages à la baie l'avaient rendu célèbre.

Michel LeNeuf de la Vallière, visita la baie d'Hudson l'un des premiers, fonda Beaubassin en Acadie, commanda dans cette colonie, fut seigneur d'Yamaska, capitaine des gardes du comte de Frontenac, se distingua dans la guerre et dans les négociations avec les anglais.

François Hertel conduisit avec succès contre la Nouvelle-Angleterre les milices des Trois-Rivières. Il est connu dans l'histoire sous le nom de *Héros*.

Le baron de Bécancour et ses fils exercèrent des commandements importants, au Canada et en Acadie.

Nicolas Perrot laissa sa famille près des Trois-Rivières tout le temps qu'il fut employé dans l'ouest où il réussit à faire pencher du côté de la France les nations sauvages les plus dangereuses, services qui lui méritent une belle page dans l'histoire du Canada. C'est à Bécancour qu'il écrivit son curieux et instructif *mémoire* sur les sauvages. C'est là qu'il mourut et que demeure sa descendance, ainsi qu'aux Trois-Rivières.

Les Godefroy, dont le chef avait été ennobli depuis son arrivée aux Trois-Rivières, étaient devenus très-puissants. Il en est parlé à diverses reprises, dans les documents publics. Leur plus grande gloire est peut-être d'avoir contribué à fonder le Détroit, où une branche de cette famille existe encore.

Le chevalier de Niverville eut une seigneurie, dans la rivière Chambly, commanda les milices des Trois-Rivières dans plusieurs campagnes contre les Anglais. Son fils remporta aussi des succès à la guerre, fut décoré, contribua, avec Bouchette et Lanaudière, à sauver le gouverneur-général Carleton qui allait tomber au pouvoir des Américains, et mourut colonel de milice des Trois-Rivières.

La Vérendrye se distingua sur les champs de bataille de l'Amérique et de l'Europe, néanmoins son titre principal au souvenir de la postérité est l'incomparable découverte du nord-ouest, découverte non pas suivie d'abandon comme celle de Jacques-Cartier, mais qui se trouva être immédiatement fructueuse à cause des comptoirs qu'il y établit à mesure qu'il progressait dans sa marche vers les Montagnes-Rocheuses. Après dix-sept ans de travaux, lui et ses fils livrèrent en plein rapport de traite des pelleteries la contrée immense qu'ils avaient révélée au monde. Leurs forts sont restés longtemps debout ; la population qu'ils ont attiré du Canada à la rivière Rouge s'y est maintenue. Lorsque Selkirk voulut fonder une colonie sur les rives de l'Assiniboine, il y avait

soixante ans et plus que nos familles occupaient les postes importants du Nord-ouest. L'œuvre de La Vérendrye vient en second lieu dans l'ordre des découvertes et des fondations.

Cartier signala à l'Europe notre pays. Champlain fut le père de la Nouvelle-France ; La Vérendrye fut le père du Nord-Ouest canadien.

Le lecteur peut juger si les travaux des autres Trifluviens illustres mentionnés ci-dessus sont comparables par leur étendue et leurs résultats, aux vastes entreprises du *Découvreur*—car nous devrions le nommer ainsi.

BENJAMIN SULTE.

UNE PAGE D'HISTOIRE

On écrit de Saint-Michel de Bellechasse au *Canadien* :

Il s'agit d'événements qui remontent à la conquête du Canada par l'Angleterre, et dont le souvenir et les traditions se perdent de plus en plus.

Beaucoup parmi nous ignorent qu'à cette époque mémorable de notre histoire, un bon nombre de nos ancêtres poussèrent leur attachement à la Franche jusqu'à l'héroïsme, malheureusement même jusqu'au schisme. C'est ainsi qu'à Saint-Michel de Bellechasse, entre autres paroisses, plusieurs patriotes ne se contentèrent pas de vouer à l'Angleterre une haine profonde, mais se révoltèrent contre l'autorité religieuse intervenue pour ramener l'ordre partout et pacifier les esprits turbulents.

On voit dans les archives de la paroisse que, en 1775, Mgr Briand écrivit une lettre au Révd M. Antoine Lagroix, alors curé de Saint-Michel, par laquelle l'évêque de Québec exprimait son profond regret d'apprendre qu'un habitant avait eu la hardiesse de parler dans la maison de Dieu, et de dire pendant un sermon fait par le Père Lefranc, sur l'obéissance due aux puissances temporelles :—*Monsieur, c'est assez longtemps prêcher sur les Anglais.*

Comprenant que cet homme, en agissant de la sorte, avait non-seulement manqué de respect au temple de Dieu et à la parole de son ministre, mais avait, de plus, montré un esprit de révolte contre les ordres de l'autorité ecclésiastique, l'illustre évêque ordonna de lui faire connaître le nom de celui qui avait fait preuve de tant d'irréligion, afin d'agir à son égard suivant qu'il conviendrait à la gloire de Dieu. Menace d'interdiction fut faite contre les paroisses de Saint-Michel et de Beaumont, desservies par M. Lagroix, si l'on ne divulguait le nom du coupable.

Il est de tradition dans la paroisse que le malheureux qui avait ainsi interpellé le prédicateur, n'ayant pas voulu reconnaître sa faute, ni se soumettre aux recommandations du curé, qui s'efforçait d'apaiser son peuple, fut excommunié avec tous ceux qui partageaient ses opinions.

Il est probable que la plupart de ceux qui avaient encouru les châtements de l'Eglise revinrent à de meilleurs sentiments ; mais il n'en est pas moins vrai que cinq personnes de Saint-Michel, persévérèrent dans leur déplorable erreur et qu'elles moururent privées de tous secours religieux. Elles furent enterrées dans un champ, au quatrième rang des concessions de cette paroisse, à dix huit pieds du chemin royal, sur la terre appartenant alors à un nommé Cadrain, aujourd'hui la propriété de M. François Pouliot. Ce lieu fut d'abord entouré d'une clôture, et on y planta une croix ; mais le temps avait fait disparaître l'une et l'autre, elles ne furent pas renouvelées.

Cet endroit était autrefois, dit-on, redouté des passants. On y voyait des fantômes, des apparitions qui sont devenus le thème de plus d'une légende. Mais tout cela se perd déjà dans la nuit des temps, car la génération actuelle ignorait vraiment le premier mot de toute cette lamentable histoire. Cependant les propriétaires respectèrent toujours la partie du terrain où les sépultures avaient été faites, et leur charrue n'en entama jamais la surface.

Depuis longtemps M. Pouliot désirait exhumer les ossements qui devaient encore se trouver en ce lieu. A la requête de M. le curé de Saint-Michel, les autorités religieuses et civiles se prêtèrent volontiers à accorder les permissions légales, aux fins de placer ces dépouilles mortelles dans le cimetière des enfants morts sans baptême.

M. le curé donna en chaire, dimanche dernier, des renseignements très précis et pleins d'intérêt sur les faits qui viennent d'être rapportés, et annonça que l'exhumation aurait lieu le lendemain après-midi. Un grand nombre de personnes y assistaient. Les cercueils, au nombre de cinq, quoique enfouis à quatre pieds sous terre depuis près d'un siècle, étaient presque complètement intacts et les ossements qu'ils renfermaient très bien conservés.

LE PARISIEN

D'après les dictionnaires géographiques, la population de Paris s'élève au chiffre respectable de 1,174,346 habitants *intra muros*, mais ce chiffre est augmenté du tiers, et même à certaines époques du double, par l'affluence considérable des étrangers.

C'est ainsi que pendant l'Exposition, Paris, ce colosse, paraissait trop étroit pour contenir tous ceux qui étaient venus lui demander l'hospitalité.

A voir cette foule compacte, également agitée sur tous les points, l'esprit avait peine à concevoir comment toutes ces maisons, ces hôtels innombrables, il est vrai, mais en résumé occupés par leurs locataires habituels, pouvaient lui donner asile.

Et cependant, le soir venu, chacun rentrait chez soi, comme dans la chanson, et du palais au garni, du premier étage jusqu'aux combles, du salon à la mansarde, tout le monde retrouvait son grabat où son lit à colonnettes.

A deux heures du matin la grande ville sommeillait, et ces rues innombrables, ces boulevards, ces avenues, tout à l'heure bruyantes et animées, étaient maintenant calmes et silencieuses.

Et nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que la moitié de cette foule était composée d'étrangers de toute sorte, Russes, Espagnols, Anglais, Allemands, Américains, etc., Américains surtout. Car c'est une chose digne de remarque, que les petits-fils de Washington aiment à rendre visite aux petits-fils de Lafayette. Il y a entre les deux peuples français et américain un aimant mystérieux qui les attire l'un vers l'autre.

Leur originalité nous plaît, leur luxe, disons le mot, leurs excentricités nous fascinent et nous charment. Comme il nous sont sympathiques, nous le leur laissons voir, ce qui les flatte et fait que chez nous ils se trouvent comme chez eux et qu'ils y restent.

C'est du reste un genre d'importations dont on ne saurait se plaindre, puisque nos *voisins* d'outre-océan viennent dépenser chez nous des millions qu'ils gagnent dans la concurrence formidable qu'ils font à notre commerce.

Nous subissons en ce moment une véritable invasion de millionnaires.

Voici par exemple toute la famille du célèbre commodore Vanderbilt, représentée par cinq de ses branches principales.

M. William Vanderbilt, fils aîné, surnommé "le roi des chemins de fer."

Le pauvre homme a hérité de son père de plus de 400 millions.

Vous entendez bien : 400 millions !

M. Cornélius Vanderbilt, son frère, et leurs trois sœurs, Mme Torrance, Mme Berger, femme du consul général de Luxembourg aux Etats-Unis, et Mme Thorn, tous millionnaires à faire envie à bien des rois.

Plusieurs des membres de cette famille viennent se fixer définitivement à Paris, où ils tiendront le rang auquel leur donent droit leur immense fortune et la réputation dont ils jouissent déjà dans toute l'Amérique.

Qu'ils soient donc les bienvenus parmi nous.

Et ce que nous disons de la famille Vanderbilt, nous l'étendons à tous les étrangers qui nous viennent visiter.

Car ce sont eux qui donnent presque exclusivement à Paris cette physionomie particulière, étrange et fantaisiste, qui en fait comme le lieu géométrique de toutes les séductions et de tous les plaisirs.

Vous figurez-vous en effet Paris, insouciant et gai, vivant la vie joyeuse, Paris jasant l'or à pleines mains, le Paris de minuit, le Paris des concerts, le Paris des théâtres, des fêtes et des bals, vous le figurez-vous sans les étrangers. Pour nous, cela nous serait impossible.

Le Parisien est trop agité pour mener cette existence *express*.

Dès le matin, il vaque à ses occupations, à ses travaux ; toute la journée il va à droite, vient à gauche, sans cesse talonné par la nécessité d'agir, s'occupant toujours, brassant les affaires à pleines mains, et, quand le soir arrive, harassé de fatigue, mais content de sa journée, il n'aspire qu'à se reposer pour recommencer le lendemain le travail de la veille.

On est habitué à regarder le Parisien comme un badaud, crédule et naïf. C'est une erreur.

Quand les habitants de la banlieue veulent marquer leur mépris pour quelqu'un, ils l'appellent "Parisien" et croient dire une grossièreté. Ils ne savent pas et ne se rendent pas compte que c'est eux-mêmes qu'ils injurent (si injure il y a). Car les badauds de Paris, ce sont eux qui en forment l'effectif.

Et qu'on ne croie pas que nous soutenons ici un paradoxe, non, rien n'est plus exact.

Si vous passez sur un pont, vous voyez appuyés sur les parapets une vingtaine d'individus occupés à regarder, les yeux écarquillés, l'intéressant spectacle d'un chien qui se baigne ou d'un chat qui se noie. Le passant indifférent hausse les épaules et sourit de pitié à tant de baguenauderie. Mais l'observateur, qui veut se rendre compte de la raison des choses, interroge, questionne et finit par apprendre que la plupart de ces gens ne sont pas de la ville, ce sont ceux que le Parisien, par un sentiment de dédain ridicule d'ailleurs, traite de provinciaux.

NUBIENNE.

PORTRAIT DE LEON XIII

M. Louis Teste, dans son livre : *Léon XIII et le Vatican*, trace du Saint-Fère un admirable portrait :

Léon XIII, dit-il, est de haute taille. Il a la maigreur d'un ascète. Sa soutane blanche flotte autour de ses membres décharnés. Les lignes du visage sont fermes, arrêtées, anguleuses. Chez Léon XIII, il y a l'épanouissement de l'âme pénétrée des devoirs humains et divins. La physionomie a beaucoup de mobilité. D'habitude, elle est austère, fine, bienveillante ; elle se dessine derrière un léger voile de tristesse et de dédain.

Un pli dans la bouche ! et elle devient hautaine, pénétrante, railleuse. Pourtant jamais elle ne se départit de la dignité apostolique, qui est toujours revêtue du manteau de la charité. Le teint d'une pâleur extrême, semble amortir les feux de la pensée, qui arrive, à fleur des rides du visage, froide et définitive. Le regard est profond et clair.

Lorsqu'il éprouve quelque inquiétude, il se lève avec une lenteur et une force, dont l'effet est comme d'éloigner l'objet ; lorsqu'il donne un ordre, c'est avec une simplicité et une résolution qui ne laissent place qu'à l'obéissance.

La voix traînante nasillarde quand il parle familièrement, est sonore et brillante quand il prononce un discours. Le personnage produit tout de suite une impression que l'on peut traduire par ce mot qui n'est pas banal :

"C'est quelqu'un !" Mais "quelqu'un," prince et pape qu'il n'est pas facile de surprendre.

LES HUMBLÉS MARTYRS

LA FEMME DE JEAN TOURNIÉ

—Mais à quoi songez-vous, Mme Louise, de vous embarrasser de cette bête ! Cela vous donnera du tintin là-haut ; et je crois que vous en avez assez sans ça !

La femme interpellé ramena son tablier sur quelque chose qui s'agitait dans ses bras.

—C'est si petit ! ça tiendra si peu de place ! dit-elle.

—Et Tournié ? Il n'en vira pas, d'avoir un animal chez lui ! Vous aurez des raisons rapport à ça, ma pauvre Louise !

—Bah ! répliqua Louise avec un petit mouvement d'orgueil blessé, Jean n'est pas si mauvais que vous croyez !

—C'est votre affaire, après tout, murmura la voisine qui haussa les épaules ; avec ça qu'il est tendre, votre homme !

L'autre ne répondait pas, elle montait ses six étages. Arrivée à la chambre qu'elle habitait, elle déroula son tablier et posa par terre ce qu'elle portait, un petit chat, vieux de vingt-quatre heures à peine, oublié dans le massacre de ses frères et sœurs. De provenance vulgaire, de fourrure commune, l'animal ne donnait aucune espérance de grâce ou de beauté. Enfant du peuple, il était né sans doute dans la boue de la rue, ou sur les tas d'immondices qui couvrent, au grand matin, le pavé de Paris.

—Pauvre petit ! criait Louise, qui avait mis dans une soucoupe un restant de lait, et le donnait au chat par gouttes, ce sera amusant de le voir jouer, quand il sera plus grand !...

Elle agaçait, de son doigt noirci par les piqûres d'aiguilles, le museau rose de la bestiole ; tout-à-coup, elle se releva, enveloppa le chat de son tablier qu'elle ôta, dissimula le tout derrière une chaise, et serra vivement la soucoupe au lait dans le buffet.

Un pas d'homme montait dans l'escalier. La voisine n'avait pas eu tort en parlant de la colère de Jean, car Louise émit pâle quand l'homme entra dans la chambre.

—Nom de nom ! Quel fichu temps ! dit-il en secouant sa casquette trempée par la pluie.

Habitée à entendre des jurons et des plaintes pour tout bonjour, Louise, sans parler, posa sur la table le vin et le verre qui complétaient le dîner préparé pour son mari.

—Encore du bœuf et des pommes de terre ! fit l'homme de mauvaise humeur ; c'est pour la troisième fois de la semaine ! Tu ne peux donc pas me changer de plat ! Là-bas, chez le marchand de vin, il y a de la gibelotte, du veau...

Je le pense bien, dit-elle timidement, et, allumant la chandelle, car la nuit venait. Mais c'est bien plus cher, vois-tu, Jean.

—Plus cher ! tu n'as que ce mot là à la bouche ! Il faut pourtant se nourrir quand on travaille ! Du pain et du fromage avec de l'eau, c'est bon pour les femmes, qui ne font rien que coudre ! mais quand il faut limer, frapper du matin au soir !...

—Tu ne travailles pas souvent du matin au soir, Jean, reprit la femme d'un ton un peu plus ferme, et il y a autre chose pour ton dîner que du pain et du fromage... Quant à ne faire que coudre, va, je t'assure, ajouta Louise en voyant dans un petit miroir ses traits pâlis et tirés, que c'est long les journées, sans compter bien des nuits...

—Allons ! laisse-moi avec tes jérémiades, dit brusquement Tournié. Tu n'es pas pire que les autres, n'est-ce pas ?

Il se fit un silence.

—As-tu du café ? demanda Jean quand quand le repas fut terminé.

Elle tressaillit.

—Non, Jean ; je n'ai pas pu ; je n'avais plus d'argent... j'en aurai demain, tu sais, pour ces chemises...

—Un propre dîner ! cria l'ouvrier ; pas seulement de quoi faire digérer ! Quelle baraque !

Il attria à lui la lumière, alluma sa pipe, déploya son journal et se mit à lire, l'oeil froncé et l'oeil mauvais.

Louise avait repris son travail ; on entendait son aiguille courir dans la toile neuve.

—Qu'est-ce qui remue par là ? demanda l'ouvrier qui détourna tout-à-coup la tête.

Un petit cri, faible et indistinct, partait d'un des coins de la chambre.

—Je ne sais pas !... c'est pas grand chose... balbutia Louise.

—On dirait un chat ! s'écria Tournié.

—Un chat... oui, c'est sans doute un chat qui court quelque part sur les toits, essaya la femme qui tremblait tout à fait.

Au même moment, quelque chose, enveloppé dans de la toile bleue, sortit de dessous une chaise et roula jusqu'au pied de la table.

Louise voulut se précipiter, mais il n'était plus temps. De dessous le tablier sortait une petite tête, un petit corps, une petite queue, enfin tout le petit animal dont le faible miaulement se répéta.

—D'où sort-elle, cette sale bête ? demanda l'ouvrier ; voyons, jette ça aux ordures...

—Je vais te dire, Jean, fit la femme qui vint à lui en riant d'un petit rire faux, c'est une idée ; il était dans la rue, on avait noyé les autres, alors j'ai pensé... Comme je suis seule toute la journée, c'est gentil à voir jouer, les chats... j'ai pensé que tu me le laisserais garder, Jean ?

L'homme avait posé sa pipe et regardait la femme avec une stupefaction si brutale, qu'elle se sentit défaillir.

—Ne te fâche pas ! balbutia-t-elle, je...

—Un chat ! parbleu ! un joujou pour t'amuser, grande bête ! glapit Tournié enchanté de déverser enfin sa bile ; tu me rognés sur tout, tu me laisses manquer de tout ; ni café, ni eau-de-vie ! parce qu'on n'a pas le sou, censément ! et madame veut avoir des animaux ! pour se distraire ! On prendra sur ma part pour nourrir le chat ! Eh parbleu ! c'est peut être déjà fait ! fit-il en ouvrant violemment le buffet.

Elle trembla ; le premier objet que l'homme avait aperçu était la soucoupe ou restaient quelques gouttes de lait.

—Tiens ! cria Tournié, en lançant la soucoupe au visage de sa femme ; elle courba la tête, pas assez promptement pour qu'un éclat de porcelaine ne l'atteignît pas à la joue, en faisant une légère entaille—et puis, tiens ! ta bête !

Ivre de fureur, lâche et terrible à la fois, il saisit par les quatre coins le tablier renfermant le chat, et le frappa de toutes ses forces contre les pierres du foyer.

Il y eut quelques petits cris plaintifs, puis plus rien.

—Le voilà propre maintenant, ton joujou ! ricana Tournié en lâchant le tablier.

Le tablier était plein de sang, et la tête fracassée de l'animal retombait sanguinolente !

—Et pas de pleurnicheries où je t'en fais autant ! dit Jean qui repoussa le tout du pied, et reprit sa pipe et sa lecture.

Elle essuya sa joue, se remit à son ouvrage et se tut.

Elle travaille, le cœur pantelant, la tête lourde. Après des bâillements, des jurons, des coups de poing sur la table, l'ouvrier s'est mis au lit. Il dort, la figure tournée vers sa femme, et sous son dur sommeil d'homme lassé, on voit encore la colère aveugle et folle.

Il est 9 heures, c'est bien tard, et pourtant Louise n'est pas couchée. Elle a posé son ouvrage sur ses genoux, elle écoute la pluie tomber et regarde l'homme endormi. Elle sourit, car elle découvre dans ses traits défigurés par les excès et la violence, le beau garçon qu'elle a tant aimé.

Tournié dort toujours. Sa femme le regarde, non plus avec amour, mais avec désespoir. Comme un flot amer, monte en elle le souvenir des premiers mensonges de Jean, des premières nuits passées hors du logis, de la première fois où il est revenu trébuchant, les yeux injectés, la lèvre stupide, la lèvre lubrique, ivre enfin ! et de vin et d'une nuit passée Dieu sait où ? Que de larmes, de déchirements, de luttes pour faire revivre l'amour, ce mort qui, même pour ses disciples les plus fervents, n'a point de résurrection !

Louise ne peut détacher ses yeux de celui qui dort là ; ce n'est plus avec dé-

sespoir, avec larmes qu'elle le regarde, c'est avec horreur et dégoût. Elle se souvient des coups, des meubles brisés, des humiliations, des lâchetés, des détails immondes de cette existence où Jean s'est roulé comme dans la fange du ruisseau ! Elle songe à ses poignets meurtris, à son dos fatigué, qui porte tant de traces de violence, à ses dents jadis si belles qu'un coup de poing a brisées dans sa bouche. Maintenant, ce n'est plus la douleur, c'est la colère qui monte du cœur au cerveau ; pourtant, Louise hésite...

Ses yeux se portent sur tous les points de la chambre. Elle les arrête enfin sur un paquet jeté à terre. C'est le tablier des plis duquel sort, avec des airs comiquement lugubres, la tête brisée du chat, de son joujou—comme a dit Tournié.

Celui-ci s'agitait dans son sommeil ; il balbutie quelques mots : il rêve, puis se retourne lentement, et se rendort la figure tournée du côté du mur.

Quel étrange changement s'est donc fait dans l'esprit de la femme de Jean Tournié ? Elle n'a plus ni larmes, ni crainte, ni colère. Il lui semble que, tout-à-coup, elle voit clair, comme un aveugle auquel on rendrait subitement la vue. Elle regarde au dehors, le jour est venu. Sans bruit, sans hâte, elle ouvre une armoire et en tire les quelques vêtements qu'elle possède. Elle en fait un paquet qu'elle plie proprement et qu'elle attache avec des épingles. De derrière un chandelier, placé sur une planche, elle prend quatre pièces de cinq francs en or, une cachette ! De ces quatre pièces, elle en met deux dans sa poche, les deux autres sur la table, bien en vue.

Elle prend le paquet, descend les étages ; il est six heures.

Tournié dort toujours.

Au moment où elle va mettre le pied dans la rue, la voisine l'arrête.

—Vous allez travailler, Mme Louise ?

—Oui.

—Et lui, là-haut ? il n'a rien dit, votre homme, pour le chat ?

—Rien du tout ! répond tranquillement la femme de Jean Tournié.

—Allons ! tant mieux !

Il y a trois mois que Louise a repris du travail dans un magasin. Elle est moins maigre, moins pâle. Elle serait presque jolie encore s'il ne lui manquait pas deux dents de côté. Elle loge chez une brave femme qui la soigne bien, elle est prisible.

Un jour, en sortant reporter son ouvrage, Louise a vu quelqu'un sous la porte qui paraissait attendre : c'est Jean Tournié. Elle allait passer sans s'arrêter, mais il lui mit la main sur le bras.

—Je suis venu pour te chercher, Louise, dit-il en mâchant ces mots. Voyons, quand on a été ensemble, on ne se quitte plus, sacrédié ! J'ai été dur et mauvais avec toi, c'est possible... on a ses vilains moments... mais c'est passé !

Louise le regarde sans colère.

—Non ! dit-elle, je ne retournerai pas avec toi, Jean.

Le ton est si froid que l'homme a tressailli.

Alors lui l'ivrogne, le brutal, a prié, supplié, il a parlé des années heureuses, des amours d'autrefois ; il demande de faire de Louise sa femme, sa vraie femme.

A tout elle a répondu :

—Je ne retournerai pas avec toi, Jean !

—Tout cela, s'est écrié Tournié, à propos d'un misérable chat !

—Non, a dit la femme en le quittant, à propos de douze ans de misère !

Jean Tournié est rentré ce soir là sans être ivre. Des voisins ont dit qu'on avait entendu pleurer dans sa chambre.

Jean Tournié et sa femme ne se sont jamais revus.

GEORGES GRAND.

LE PRÊTRE SAUVÉ

Pendant le règne de la Terreur, on vit des dévouements admirables ; bien des familles osèrent se compromettre auprès du tribunal révolutionnaire pour donner asile à de saints prêtres, qui purent ainsi faire encore quelque bien.

Un prêtre s'était réfugié chez un fermier. Les gendarmes en ayant été informés, firent une descente chez lui vers le soir. Toute la famille se trouvait réunie autour du foyer domestique. Le prêtre s'était déguisé en domestique.

Les émissaires de la révolution entrèrent, tout le monde pâlit, ils demandent au fermier s'il ne cache pas chez lui un prêtre. Le fermier, sans perdre son sang-froid, leur dit :

—Messieurs, vous voyez bien s'il y a des prêtres ici ; mais il pourrait se faire qu'il y en eût de cachés chez moi, sans même que je le susse. Je n'en réponds pas ; faites votre devoir, visitez la maison depuis la cave jusqu'au grenier.

Puis, s'adressant au prêtre, il lui dit :

—Dis donc, Jacques, prends la lanterne et va conduire ces messieurs partout : fais leur voir le moindre réduit de la ferme.

Les gendarmes firent une visite très minutieuse dans toute la maison, en vomissant mille imprécations, mille menaces contre le prêtre, se promettant bien de lui faire payer cher la peine qu'il leur donnait, s'ils parvenaient à le découvrir. Voyant que leurs recherches étaient inutiles, ils prirent parti de se retirer.

Jacques, qui n'était autre que le prêtre travesti en garçon de ferme, leur dit au moment de leur départ :

—Messieurs, n'oubliez pas le garçon, s'il vous plaît.

Ils lui donnèrent une pièce d'argent et le remercièrent beaucoup de sa complaisance.

Grâce à cet innocent stratagème, le prêtre put encore essuyer bien des larmes.

HISTOIRE D'UN BATEAU A VAPEUR

Le 10 août 1803, il y a soixante-dix-sept ans, Fulton fit évoluer sur la Seine, à titre d'expérience et en présence d'un nombre immense de spectateurs, un bateau à vapeur qu'il venait de faire construire.

Ce premier essai de navigation à vapeur réussit à merveille ; tout fier de ce succès, Fulton fit demander au premier Consul de vouloir bien faire examiner son bateau par l'Académie des sciences.

Mais Bonaparte accueillit fort mal cette demande.

—Toutes les cours de l'Europe, s'écriait-il, sont assaillies par de prétendus inventeurs qui croient changer la face du monde. La plupart sont des aventuriers. Qu'on ne me parle plus de cet homme.

Fulton, découragé, partit pour l'Amérique, et le 10 août 1807, il lançait le bateau à vapeur le *Clermont* sur une petite rivière près de Boston ; puis il organisa un service régulier à vapeur entre New-York et Albany. Le premier voyage se fit à vide. Au retour il y eut un passager, un seulement.

Quinze jours après, la foule des voyageurs était si grande qu'il fallut construire en toute hâte de nouvelles embarcations. La navigation à vapeur venait d'être créée aux Etats-Unis. C'était l'événement le plus considérable qui se fût accompli depuis la guerre de l'Indépendance.

Ce ne fut qu'en 1846, le 28 mars, qu'un autre bateau à vapeur, l'*Elise*, se hasarda encore sur la Seine, après avoir traversé la Manche, car il venait de Londres. Cette fois on lui fit grande fête ; on tira en son honneur une salve de vingt-un coups de canon, et Louis XVIII se montra au balcon des Tuileries pour saluer son arrivée.

Un jeune homme, grâce à de nombreuses et hautes protections, arrive à être reçu avocat.

—Quoi ! ce n'est que cela, dit-il, en retournant près de ses confrères. Si je l'avais su plus tôt, j'aurais présenté mon cheval à l'examen.

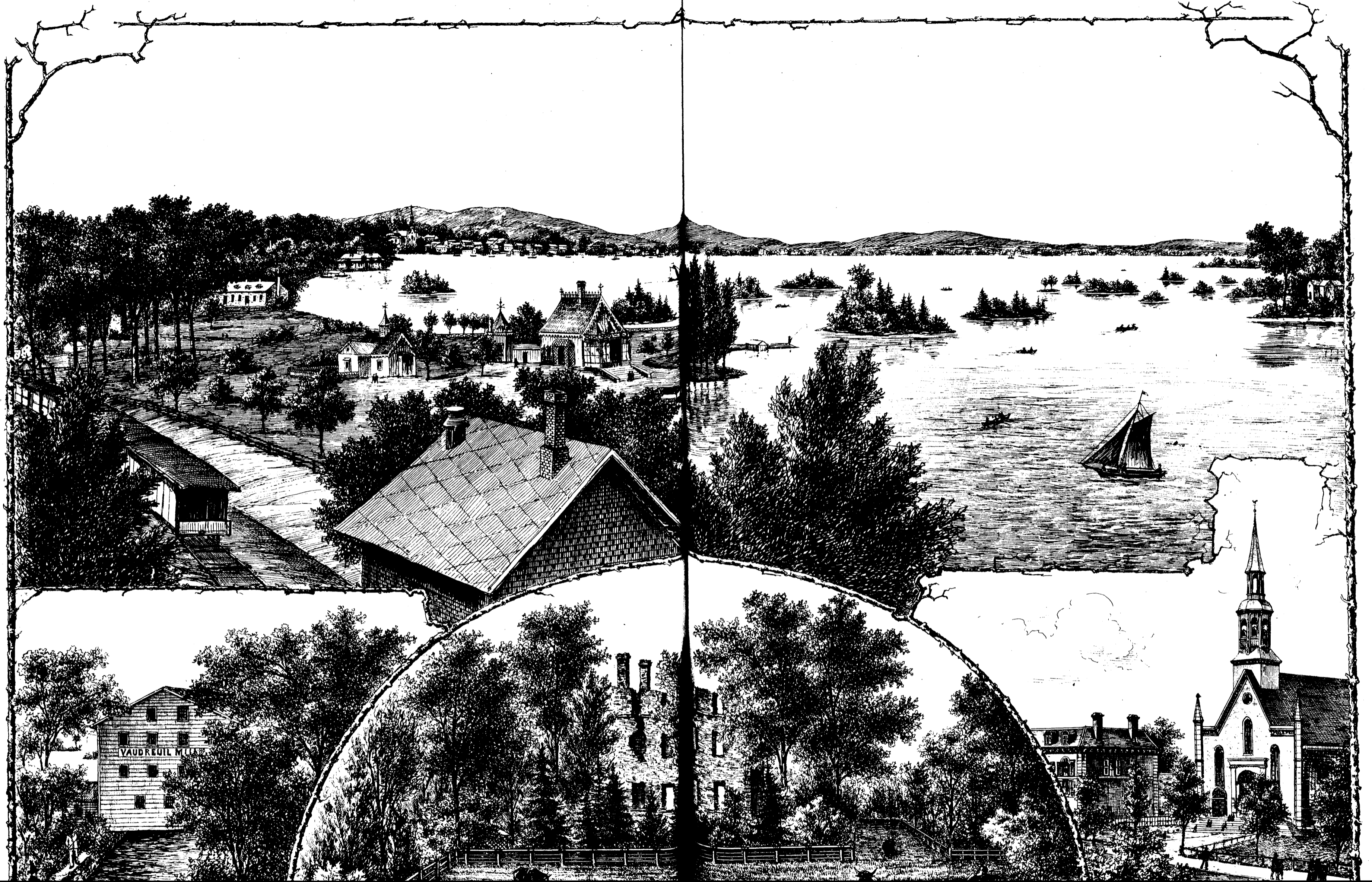
—Mon cher ami, répondit un professeur à l'ouïe fine, vous auriez eu tort. Nous ne recevons qu'une bête à la fois.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtres, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.



VAUDREUIL MILLS

VAUDREUIL MILLS

VAUDREUIL MILLS

VAUDREUIL MILLS

CHANT DU BATELIER CANADIEN

PAR THOMAS MOORE

(Traduit de l'anglais par L.-H. F.)

On sait que le célèbre poète Irlandais, Thomas Moore, visita le Canada en 1804, et y puisa de magnifiques inspirations. Il composa en sautant les rapides du Saint-Laurent une chanson bien connue : *The Canadian Boat Song*, ou *Le Chant du Batelier*. C'est charmant, plein de grâce et d'harmonie, comme tout ce que Moore a écrit. On a cru et dit même pendant longtemps que la seule traduction de ce chant poétique était celle faite par M. Angers Mais M. Fréchette, étant encore au collège, en avait fait une que nous avons trouvée par hasard et que nous publions aujourd'hui.

I

Comme les tintements de la cloche du soir,
Le doux son de nos voix résonne sur la rive,
La rame à coups pressés frappe l'onde plaintive ;
Et dès qu'un ombrage plus noir
Assombriera des bois le verdoyant feuillage,
Nous chanterons Ste-Anne en quittant le rivage.
Ramez amis, ramez encore,
L'onde hâte son cours et résiste à la rame,
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or
Le jour éteint sa flamme.

II

Pourquoi tendrions-nous nos voiles au zéphyr ?
Il retient son haleine, et sur l'onde limpide
Son souffle caressant ne laisse aucune ride ;
Mais lorsqu'on entendra gémir
La brise de la nuit sur les rives tranquilles,
Nous laisserons tomber nos rames immobiles.
Soufflez, brises, soufflez encore ;
L'onde hâte son cours et résiste à la rame ;
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or
Le jour éteint sa flamme.

III

O fleuve d'Ottawa ! l'astre aux pâles reflets
Eclairera bientôt notre course rapide,
Et nous verra voguer sur ton onde perfide !
Saint de l'île-aux-vertes-forêts,
Accordez à nos vœux un accueil secourable.
Soufflez, brises, soufflez encore ;
L'onde hâte son cours et résiste à la rame,
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or
Le jour éteint sa flamme.

LE

PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

XVI

LES CHERCHEURS D'OR

(Suite)

Ils s'approchèrent du Bruxellois, qui s'était arrêté et regardait à terre sans bouger en disant à voix basse :
— Chut ! Il y a un danger qui nous menace.
— Vois-tu de l'or ? demanda Donat. Pour moi, je ne vois que du gazon et des fleurs jaunes.
— Tais-toi, bavard, murmura Pardoes.
— Je me tais, je me tais ; mais qu'y a-t-il, pardieu ?
Le Bruxellois leur fit signe de s'arrêter, s'avançant de quelques pas, toujours courbé vers la terre. Puis, se tournant vers ses compagnons, il dit :
— Prenez vos fusils en main à tout hasard.
— Eh bien ! eh bien ! que va-t-il se passer ici, pour l'amour de Dieu ? Je ne vois d'âme qui vive. Ce ne sont assurément pas ces sapins qui nous mangeront ?
— Pas de bêtises, Kwik ; c'est très sérieux. Ne remarquez-vous pas, messieurs, là devant vous sur le gazon, et ici sur cette place humide, ces traces de pas ?
— J'ai beau écarquiller les yeux, je crois que je suis devenu aveugle, murmura Kwik.
— Avec un peu d'expérience et de pénétration, continua le Bruxellois, on peut deviner à ces signes confus qui a passé ici, combien ils étaient et même quelle sorte d'homme c'était. Voyez, l'empreinte n'est pas aussi large que celle de nos pieds et tout à fait sans trace de clous. Des Mexicains ont passé par ici. La partie antérieure du pied est marquée profondément tandis qu'à la plupart des empreintes on ne voit pas le talon. Ils ont donc couru. Des voyageurs paisibles ne courent pas. Ce sont donc des *saltadores* ou voleur de grand chemin.
— Mais, remarqua Victor, la pointe du pied est tournée vers nous. Les gens qui ont passé ici sont derrière nous et s'éloignent.
— Est-ce pour cela que tu nous mets encore la mort dans l'âme ? grommela Donat. Qui sait

si ces *sal... sal...* ces brigands ne sont pas déjà à San Francisco ?

— Il ne s'est pas écoulé une heure depuis que les empreintes sont faites, répliqua le Bruxellois très sérieusement d'une voix grave. Et, comme je ne les ai pas remarquées plus tôt, les *saltadores* doivent être grimpés quelque part sur les collines. Quoi qu'il en soit, tenez vos fusils en main et jetez en marchant les yeux à droite et à gauche, derrière et devant vous. Du silence ! surtout du silence !

La solennité de cet ordre fit quelque effet, du moins sur Donat, quoiqu'il tâchât de le dissimuler. Il se tenait maintenant près du Bruxellois et tournait sans cesse la tête, probablement parce qu'on lui avait dit que les brigands étaient derrière eux.

Ils avaient marché pendant près d'une demi-heure sans entendre le moindre bruit. La vallée s'était élargie, mais ils allaient entrer de nouveau dans un défilé assez étroit.

Le Bruxellois s'arrêta et dit :
— Reposons nous ici pendant quelques minutes. Je vous conjure, camarades, d'être toujours sur vos gardes, de bien regarder tout ce que vos yeux peuvent atteindre et de faire bien attention au moindre bruit qui frappe vos oreilles. Jusqu'ici, nous n'avons pas rencontré de dangers, parce que j'ai eu soin d'éviter la route ordinaire des chercheurs d'or. A présent, cela devient impossible. Dans cette vallée, entre la rivière de l'Ours et le Yuba, les directions se croisent. S'il y a des *saltadores* ou brigands, nous pouvons les rencontrer dès à présent, à chaque instant. Donc, soyez toujours prêts à la défense, surtout quand notre route est dominée par des collines ou par des bois, comme en ce moment et comme cela durera pendant quelque temps encore.

Ils continuèrent à avancer et ne rencontrèrent rien jusqu'au moment où ils atteignirent la fin du défilé. Là, Kwik sauta tout à coup en arrière avec un cri d'angoisse.
— Qu'y a-t-il ? que vois-tu ? s'écrièrent les autres.
— Là ! là ! répondit Kwik, toute une bande de brigands !
Tous s'arrêtèrent et tinrent leurs armes prêtes, car ils voyaient devant eux, au pied d'une colline et à moitié cachés, quatre hommes acculés contre les arbres, et dont les deux premiers étaient appuyés sur de longs fusils.
— Eh bien ! que ferons nous ? murmura Creps. Nous ne pouvons pas rester ici irrésolus. Ils ne sont que quatre. Pourquoi craindre.
— Oui, mais la prudence est aussi du courage. Ils sont peut-être plus que nous croyons. Observons un instant quelle peut être leur intention. C'est étonnant, ils nous remarquent ; et, si je ne me trompe, ils rient.

— Venez, avançons, dit Roozeman ; reculer est impossible. Si ces hommes veulent nous attaquer, ils peuvent nous atteindre dans tous les cas.

— As-tu peur, Pardoes ? demanda Jean Creps.
— Peur ? Je suis prudent. Vous ne connaissez pas le pays. Mais il n'y a pas d'autre moyen. En avant donc... et, au moindre mouvement hostile, faisons feu !
Ils poursuivirent leur chemin. Lorsqu'ils passèrent devant les brigands supposés, à une quarantaine de pas, ceux-ci ne bougèrent point et restèrent appuyés sur leurs fusils, sans dire un mot, et même sans répondre autrement que par un grognement bref et un léger signe de tête au salut qui leur fut adressé.

A peine les Flamands se furent-ils éloignés d'une demi-portée de fusil, que Donat s'écria avec étonnement :
— Bonté du ciel ! en croirai-je mes yeux ? C'est, pardieu, la moustache rousse du Jonas.
— Tu t'es trompé, dit Roozeman. Il n'est pas parmi eux.
— Si, il y est, en chair et en os, mais sans son épaisse barbe qu'il a probablement fait couper à San Francisco. C'est un des deux fusils. Ce roux coquin serait-il devenu voleur de grand chemin ? Sur ma parole, je me suis toujours dit qu'il sentait la corde.

— Bah ! ce ne sont pas des voleurs, dit Victor en riant ; vous le voyez bien, ce sont des gens qui se reposent.

— Pas des voleurs ? répéta le Bruxellois, regardant toujours derrière lui. Ou voit bien que c'est la première fois que vous venez en Californie. Si ces hommes allaient aux placers, ils seraient, comme nous, chargés d'instruments ; s'ils revenaient des placers, ils porteraient également des provisions, et, d'ailleurs, je le verrais à leur costume.

— En effet, interrompit Donat, ils ne vont pas aux mines, ils n'en reviennent pas, donc, ergo, comme dit le clerc de Natten-Haesdonck, ce sont des voleurs.

— Va t'en au diable avec tes sottises ! grommela le Bruxellois en le poussant en arrière.
— Vous pouvez en croire ce que vous voudrez, camarades, continua-t-il en se tournant vers les autres. Ce sont des voleurs ; et les singuliers personnages que nous avons vus ne forment qu'une partie de la bande. Vous saurez que les véritables gens du métier attaquent très rarement les voyageurs qui se rendent aux placers, parce qu'ils ne possèdent pas d'or. Je crois donc pouvoir en conclure que les brigands se tenaient là en faction pour attendre les chercheurs d'or qui reviennent des mines. Dans tous les cas, croyez-moi, la présence de ces hommes est un mauvais signe. Avançons un peu plus vite et tenez constamment l'œil au guet, car chaque arbre, chaque pli de colline, chaque fente de rocher peut cacher des ennemis qui fondraient sur nous au moment où nous nous y attendrions le moins. Mais surtout du silence. Et toi, Donat, fais bien attention. J'agirai comme un chef en

temps de guerre, et si tu ne tiens pas le bec clos, je te punirai par une faction de nuit extraordinaire. En avant, maintenant, et prenez garde, messieurs.

Les voyageurs suivirent leur guide silencieux et d'un pas pressé.

XVII

LES BANDITS

Une heure avant la tombée de la nuit, les chercheurs d'or flamands s'avançaient toujours ; mais le dos se courbait de plus en plus et ils paraissaient à bout de forces. Ils avaient fait une pénible journée de marche et exprimé plus d'une fois le désir de planter leur tente et de se reposer jusqu'au lendemain. Mais le Bruxellois avait refusé jusqu'à présent de satisfaire le désir général de ses compagnons, parce que leur route était trop dominée par des collines et des rochers d'où l'on pouvait tomber sur eux facilement et à l'improviste.

Ils venaient d'atteindre une vaste plaine. Le sol, comme en la plupart des lieux qu'ils avaient déjà traversés, était couvert de senevés sauvages et de folle avoine ; mais néanmoins, la vue s'étendait très loin de toutes parts, excepté du côté gauche, qui était garni en partie de broussailles et de sapins. Au milieu de la vallée murmurait un clair ruisseau. L'endroit était donc propice pour y camper pendant la nuit et pour y faire cuire le souper, leur principal repas. D'ailleurs, comme ils n'avaient rien rencontré en route, leur inquiétude s'était dissipée sensiblement, et, à l'exception du Bruxellois, personne ne pensait plus au danger.

Les havresacs furent ôtés, et, pendant que Jean Creps et le baron restaient pour veiller sur les provisions et les instruments, les autres allèrent dans le fourré pour chercher le bois nécessaire.

Quelques minutes après, ces derniers étaient de retour. On planta en terre deux grosses branches fourchues ; une branche droite fut placée horizontalement entre les dents de ces fourches, et la voile fut jetée par dessus. La tente sous laquelle ils allaient passer la nuit sur la terre humide était dressée.

En même temps, Donat, dont c'était le tour de faire la cuisine, avait allumé un grand feu et suspendu une marmite pleine d'eau attachée à une branche de bois, soutenue de la même manière que la toiture rudimentaire de la tente.

Les apprêts de ce souper n'était pas chose difficile. Ce que les voyageurs allaient prendre pour renouveler leurs forces étaient la même nourriture qu'ils mangeaient depuis leur départ de San-Francisco, et qu'ils devaient manger désormais pendant leur trajet et dans les mines. Le Bruxellois leur avait appris, à cet effet, la manière de vivre des chercheurs d'or, et tenait à ce qu'on ne déviât pas de cet régime établie par l'expérience. Premièrement, on fait du café : cette boisson ne manque jamais au repas du chercheur d'or. On écrase grossièrement les grains de café entre deux pierres ou d'une autre manière, puis on les fait bouillir. Enfin, on jette dans la marmite bouillante un peu d'eau froide, avec laquelle le marc va au fond. Secondement, on coupe quelques morceaux de lard salé et on les frit dans la poêle. Troisièmement, on mélange un peu de farine de froment avec de l'eau, et avec la graisse du lard on en fait quelques gâteaux. Hors les cas extraordinaires, la cuisine des chercheurs d'or n'offre pas d'autres plats.

Pendant que Donat s'occupait du feu avec activité, les autres s'étaient étendus par terre sous la tente, isolés chacun dans sa couverture de laine et avec la tête appuyée sur son havresac. Le Bruxellois et le matelot fumaient une pipe ; le Français semblait déjà endormi ; Jean et Victor suivaient des yeux Donat et riaient de ses gestes bouffons et de ses facéties.

La nuit était venue et l'horizon du vallon avait disparu dans la clarté douteuse du crépuscule. Lorsque l'odeur du premier gâteau monta aux narines de Donat, l'eau lui en vint à la bouche, et il se mit à chanter joyeusement.

Puis il éleva en l'air un plat en fer blanc ; et montrant le gâteau à ceux qui étaient couchés sous la tente, il s'écria :

— Messieurs, je suis du pays des crêpes. Regardez donc ! qui en fera une si brune, si grasse et si... ?

Mais un coup de pistolet se fit entendre à quelques pas de la tente ; une balle perça le plat en fer blanc dans la main de Donat, et celui-ci laissa tomber le gâteau dans le feu en jetant de grands cris.

Les autres sautèrent debout, le fusil à la main, et sortirent de la tente pour se défendre contre l'attaque que le coup de pistolet leur annonçait. Ils n'aperçurent rien cependant, quoique le crépuscule leur permit de voir très loin encore au-delà du cercle de lumière tracé par les flammes du feu.

— Là-bas, là-bas ! s'écria le matelot, entre les arbres, un homme qui fuit !

— Reste ici, toi, Donat, l'arme en arrêt, ordonna le Bruxellois, pendant que, suivi par les autres, il courait vers le bois pour tenir les fuyards à la portée de son fusil.

Kwik, encore tout étourdi, était debout devant le feu, le fusil à la main, sans avoir conscience de lui-même. La tête lui tournait et il murmurait entre les dents avec dépit :

— Jolie fête des patates ! drôles de crêpes ! Ah ! si j'étais à Natten-Haesdonck !

Tout à coup il se mit à trembler de tous ses membres : il lui semblait voir, droit devant lui, dans la demi-obscurité, quelques hommes courbés s'approcher à travers les senevés touffus. Il ne lui fut bientôt plus permis d'en douter : un

de ces ennemis qui marchaient en rampant s'étaient dressés tout à coup. Donat arma son fusil, épaula, et se dit en levant les yeux au ciel.

— O mon Dieu, pardonnez-moi, ce n'est pas ma faute !

Après cette courte oraison, il lâcha la détente. Un cri perçant retentit, et l'homme tomba en arrière.

Les autres voleurs s'élançèrent pour tomber sur Donat ; mais il tira si résolument sur eux avec son pistolet, qu'ils parurent hésiter.

En ce moment, deux ou trois coups de fusil retentirent du côté des arbres, et plusieurs balles traversèrent l'air en sifflant au-dessus de la tête des brigands surpris. Ceux-ci, voyant que leur coup était manqué et qu'ils avaient affaire à des forces supérieures, s'enfuirent en toute hâte à travers les hautes herbes et disparurent dans les broussailles.

C'étaient les camarades de Donat qui étaient accourus à son coup de fusil et avaient chassé les voleurs par leur apparition.

— Mon pauvre Kwik, n'es-tu pas blessé ? demanda Victor d'un ton de sollicitude en voyant le j paysan la tête penchée sur sa poitrine et tout abattu.

— Non, monsieur Roozeman, soupira Donat, mais cela ne vaut guère mieux : j'ai tué un homme, hélas ! une créature de Dieu, comme moi ! Cela restera sur ma conscience comme un bloc de plomb.

— Que dis-tu ? tué un homme ! où ? demanda Pardoes. Tu ne plaisantes pas dans un pareil instant, n'est-ce pas ?

— Il est tombé là-bas, à une cinquantaine de pas d'ici, au milieu de ces hautes herbes.

— Eh bien, conduis-nous ; nous irons voir si tu n'as pas rêvé.

Arrivés à l'endroit désigné, ils remarquèrent qu'en effet quelqu'un devait être tombé là ; car une humidité qui était sans doute du sang brillait sur le sol.

Le Bruxellois courut à la tente, revint avec une branche de pin qui flambait et éclaira le terrain.

— C'est du sang, en effet, dit-il. Tenez, suivez la trace avec moi ; mais dirigez vos yeux de tous côtés et tenez vos fusils prêts... Voyez, ils étaient trois, et deux ont soutenu le blessé. Le sang est répandu à côté des traces de pas ; la balle a donc porté dans le bras ; car si Donat eut touché le bandit au corps ou aux jambes, le sang coulerait dans l'empreinte des pieds ou immédiatement derrière.

— Il n'est pas mort, le pauvre homme ? demanda Kwik avec une grande joie.

— Non, puisqu'il a encore su courir.

— Dieu soit loué ! Si j'avais assassiné un homme, je n'aurais plus un instant de repos.

— Tu crains que le fantôme du mort ne vienne te tirer la nuit par les pieds, n'est-ce pas ? dit le matelot en ricanant.

— Oui, je le sais bien, tu ne crois à rien, vilain hérétique que tu es, répliqua Donat. Ce serait peut-être la première fois que des esprits reviennent ? Le grand-père de ma tante a vu l'esprit du fossoyeur dans le cimetière de Natten-Haesdonck.

— Il est inutile que nous allions plus loin, interrompit le Bruxellois en se retournant. Les scélérats se sont enfuits dans le bois avec leur compagnon blessé, et ils sont probablement déjà très loin. Retournons à notre tente ; je vous expliquerai la ruse qu'ils avaient employée pour nous surprendre. — Dis-moi, Kwik, ces voleurs avaient-ils des fusils ?

— Il y en avait deux qui avaient des fusils, et ils ont tiré chacun une fois sur moi, si bien qu'une balle a même traversé mon toupet.

— Voyez-vous bien, murmura Pardoes. Ils étaient quatre avec celui qui a lâché le premier coup de pistolet ; deux seulement avaient des fusils. Ce sont les mêmes hommes que nous avons vus cette après-midi appuyés contre les arbres. Ils ont suivi de loin nos traces pour nous surprendre dans notre tente.

— Ces hommes doivent être bien téméraires, remarqua Creps. Ils savent que nous avons des armes et cependant ils ne craignent pas de nous attaquer.

— Oui, mais vous ne connaissez pas la ruse, répondit le Bruxellois, et, moi-même, j'ai été assez stupide pour m'y laisser prendre, quoique j'en eusse souvent entendu parler. Celui qui a tiré le premier coup de pistolet tout près de la tente ne voulait que nous donner le change et nous attirer derrière lui, loin de notre campement. Heureusement, j'ai laissé Donat en faction ; autrement les camarades du premier auraient, pendant notre absence, pillé notre tente. C'est un tour de chercheurs d'or pauvres et affamés, qui tâchent de se procurer ainsi des provisions, des instruments et des couvertures.

Messieurs, je félicite notre ami Kwik au nom de nous tous. Il s'est comporté comme une bonne et courageuse sentinelle.

— Cela prouve qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour faire un coup heureux, grommela le matelot, qui semblait jaloux de cette louange.

— Cela pourrait bien prouver aussi qu'il n'est pas nécessaire de tuer un tas de gens en paroles, pour défendre courageusement sa vie au moment du danger, bêgaya Kwik.

— Tu es un poltron ; ose dire que ce n'est pas vrai !

— Oui, oui, c'est vrai ; j'aimerais mieux vivre en paix avec les hommes et les bêtes ; mais de moi, toi et lui, je sais, pardieu bien, quel est mon meilleur ami. Dans tous les cas, à l'œuvre on connaît l'artisan, dit le proverbe.

Ils étaient revenus à la tente. Donat prit la poêle et continua à faire des crêpes, pendant que les autres buvaient le café dans des écuelles de fer blanc et y trempaient un peu de biscuit qui leur restait.

Kwik grommelait à part lui d'un air mécontent, tout en faisant sa cuisine. Il réfléchissait qu'un double danger l'avait menacé : tuer un chrétien comme un chien, ou bien recevoir une balle dans la tête. Le premier lui faisait horreur et le second lui plaisait encore moins. Les crêpes, quoique leur parfum fut toujours aussi bon, ne le tentaient plus ; il devint mélancolique et murmura, sans quitter de l'œil la pâte rissolante :

—Infernale friture ! Venir de plusieurs milliers de lieues pour manger des gâteaux poivrés avec des balles et beurrés avec du sang humain ! Donat, Donat, mon garçon, tu es un vilain âne. Que viens-tu faire ici ? Natten Haesdouck est un paradis terrestre en comparaison de ce repaire de bandits.

Enfin le souper fut prêt : chacun en prit sa part. Le baron, qui était en faction, fut relevé pendant quelques minutes par Jean Creps. Quand on alla se coucher sous la voile, le Bruxellois dit :

—Tâchez de bien vous reposer, mes amis, car demain, à la pointe du jour, nous devons être sur pied. Les scélérats qui nous ont attaqués ne sont plus à craindre, ils ne reviendront pas. S'il ne survient pas d'autres dangers, nous ne serons pas inquiétés de toute la nuit. Vous connaissez vos tours de faction. Après le baron, c'est Roozeman ; après Roozeman, l'Ostendais, et ainsi d'heure en heure. Le baron donnera sa montre à son successeur. Faites bien attention de ne pas faire de bruit, et n'éveillez que le camarade qui doit monter la garde. Regardez sans cesse de tous côtés et ouvrez les oreilles autant que possible. Si vous remarquez quelque chose, tirez un coup de fusil et chacun de nous sautera sur ses pieds, prêt à se défendre. Qu'on se taise maintenant ! Bonne nuit ; dormez bien.

Malgré les émotions de cette journée, les chercheurs d'or cédèrent bientôt à la fatigue et s'endormirent si bien, que leurs ronflements faisaient ressembler la tente à une tanière pleine de grognements d'ours.

Donat seul se tournait et se retournait dans ses couvertures, étendait les jambes, les retirait et se couchait sur le côté ou sur le dos ; mais il ne put s'endormir. Après une heure et demie de pénible insomnie, il entendit éternuer deux fois Jean Creps qui était couché tout près de lui.

—Ah, monsieur Jean, êtes-vous éveillé ? murmura Kwik d'un ton plaintif.

—Qu'as-tu Donat ? es-tu malade ? demanda Creps à moitié endormi.

—Je ne puis fermer l'œil.

—Bah, il faut dormir.

—Je ne puis, Jean.

—Cela ne fait rien.

—Mais je ne puis pas, vous dis-je.

—Il faut essayer, cela ira bien.

—Toutes mes côtes sont brisées ; je frétille ici comme une anguille sur le grill.

—C'est une idée, Donat.

—Oui, monsieur Jean, c'est une idée, une vilaine idée.

—Allons, abrège. A quoi penses-tu ?

—Je pense et je repense ainsi en moi-même : Dormir n'est rien, si je savais que je m'éveillerais encore vivant....

—Laisse-moi tranquille, tu m'ennuies, Donat.

—Eh bien, dit Kwik en soupirant, si cela ne se peut pas autrement, encore un. Pater ou deux pour ma pauvre petite âme.... Et puis ronflons à la grâce de Dieu.

(La suite au prochain numéro.)

LES ALBANAIS

Les événements d'Orient ont attiré l'attention sur le peuple albanais ; on lira donc avec intérêt les renseignements suivants sur ses usages, son caractère et ses mœurs, empruntés à la *Gazette d'Augsbourg* :

Les Albanais sont de simples barbares, des hommes très sobres, très peu exigeants ; le pain de maïs, le fromage, le lait composent leur nourriture de tous les jours ; ils boivent de l'eau, très rarement de l'eau-de-vie. Les jours de fête, ils mangent de la chèvre ou du mouton rôtis au riz, puis on prend du miel et du lait.

Leur costume est léger, pittoresque, bien drapé : il a pour éléments le fez, la fustanelle tombant jusqu'aux genoux, la vareuse brune du marin et avec cela, dans le sud seulement, un surcoat de laine blanche. Des broderies et fioritures à l'excès, partout où faire se peut. Les hommes ont la tête rasée, sauf une forte touffe au sommet, ou bien seulement toute la partie antérieure du crâne. Point de barbe, mais d'autant plus de moustaches.

L'Albanais dort dans ses habits, sur un lit de feuilles ou sur un tapis, sur la terre battue de sa maison toute primitive. Dans le nord du pays, il habite des demeures en pierre ayant généralement deux étages, le supérieur servant de résidence ; souvent la maison est voisine d'une tour ; tour et demeure sont unies par un pont suspendu, et en cas de danger, la tour sert de réduit. Tout est calculé pour une bonne défense : la maison est dans une situation élevée, elle épie le pays et elle a ses derrières as-

surés par de formidables rochers et ses fenêtres sont des meurtrières.

Dans le sud de l'Albanie, contrée plus agricole que le nord, les maisons, les cours, sont plus vastes ; les matériaux de construction, sont le bois, l'argile, les roseaux. Les intérieurs sont extraordinairement simples, n'ayant guère d'autre luxe que des armes, des yatagans, l'orgueil et la gloire du chef de famille.

La vie est strictement régie par des lois du patriarcat. Le plus vieux est chef et sans conteste il commande à tous les membres de la famille, qui, parfois, sont au nombre de plus de cent. Son prestige est illimité. Parmi les femmes la plus âgée mène le train de la maison ; elle a sur les autres femmes et filles de la famille la même autorité que le plus âgé sur les hommes et les garçons. Avant tout et par-dessus tout, l'hospitalité est sacrée.

Les lois ne sont que des coutumes, des traditions religieusement observées, qui reposent sur le principe du talion et dont les anciens de la tribu ont la garde. Qui tue est tué par les parents du tué. Le rapt d'une femme mariée équivaut à un meurtre. Qui tue l'hôte d'une maison doit quarante fois le prix du sang. Si une fiancée prend un autre homme que son fiancé, celui-ci a le droit de tuer le père de la fille parjure à sa promesse.

Le mot "sang" traverse toute la vie du peuple albanais. Chez ces hommes durs, sang et vendetta s'expriment par un seul et même terme : "djak." Si le prince Danilo n'avait réussi, non sans les plus grands efforts, à extirper du Monténégro les coutumes de la vendetta, il y aurait, d'après Guillaume Lejean, quelque chose comme "trois mille" morts par an en Albanie par suite des exigences du talion : chiffre un peu élevé peut-être. L'Albanais aime sans bornes, il hait sans limites. S'il manque son ennemi, il tire sur le père, sur le frère et ainsi de suite.

Dans cette race, les hommes sont solides, éveillés, courageux jusqu'à la dernière audace, et Waffa loue hautement la beauté, la vertu des femmes. Le Skipétare s'enthousiasme vite et prend feu pour les idées brillantes. Il possède au plus haut degré la fierté de caractère, l'amour de la patrie : il tient à ses droits de peuple, à ses sentiments nationaux, à sa langue, avec une inébranlable solidité. Il est infatigable, tenace, stoïque, et c'est un amour infini que celui qu'il a pour les rochers de la terre maternelle.

Le Skipétare ne manque pas de défauts : il est défiant, dur de cœur, cruel, toujours prêt au vol à main armée.

Il s'assimile assez facilement la culture étrangère, mais, au fond, il reste Albanais, renfermé en lui-même.

Ce n'est que poussé par la misère qu'il se livre à un métier quelconque et qu'il va chercher (l'Epirote plus que l'Albanais du Nord) son pain à l'étranger, surtout à Constantinople.

De préférence il est guerrier ; il aime à lutter contre les Monténégrins, qu'il hait, ou il s'engage au service d'un pacha, mais pour revenir en Albanie dès que son patriotisme est en jeu. Grâce à sa population énergique, robuste et batailleuse, la Skipétarie a pu mettre sur pied 60,000 à 80,000 hommes à une époque où les armées des Etats de l'Europe centrale atteignaient à peine ce nombre.

Comme chez tous les peuples barbares, la femme albanaise est dans une situation très humble, tant comme épouse que comme élément social. Le fiancé achète le plus souvent sa femme. Dans les tribus du nord, il arrive souvent que l'Albanais chrétien enlève une jeune fille turque, la fait baptiser et s'unit à elle ; puis l'accord se fait quelque temps après avec le musulman, son père, et généralement après l'échange de quelques balles.

Très peu ou point d'instruction chez eux.

—Il y aurait beaucoup moins de misère et de maladies dans le monde si on faisait un plus grand usage des Amers de Houblon. C'est une vérité qui se répand partout ; des milliers de familles constatent que c'est le moyen le moins dispendieux de conserver la santé. Nous conseillons à tout le monde d'en faire l'essai. W. & A. Rochester, N.-Y.

FAITS DIVERS

HOLOCAUSTE.—Prentice Vale est un joli petit village situé à quelques milles de Bradford, Pennsylvanie. Parmi les habitants se trouve un nommé George Riley qui, hier matin, avant de se rendre à son ouvrage, a tendrement embrassé ses enfants. L'aîné était dans sa quatrième année et le plus jeune était à peine âgé de onze mois. Peu de temps après le départ du père, la mère s'est aussi absentée. La maison, entièrement construite en bois, a pris feu pendant cette absence, et les trois enfants qui étaient encore endormis, ont péri dans les flammes. Mme Riley est revenue pendant que la maison brûlait et il a fallu la tenir pour l'empêcher de se jeter dans le feu pour partager le sort de ses enfants. Le père est aussi inconcevable et l'on craint pour sa raison.

LE MEURTRE A LEVIE.—L'enquête sur le corps de J. Kresseinski, assassiné à bord de la barque *Bosphorus* par Michael Lynch, a été terminée samedi. Le jury a rendu un verdict de "meurtre volontaire" contre Lynch. Un des témoins, nommé Johann Harms a juré positivement que Lynch a poignardé Kresseinski et que le couteau était la propriété du prisonnier. Le Dr Lacerte a aussi prouvé que la blessure a été faite par une arme semblable à celle produite. Lynch a été emprisonné. Il subira son procès pendant les assises criminelles qui s'ouvriront le 27 du courant. "Il aurait dit, lorsqu'il était en charge de la police du havre : "Je ne me rappelle de rien, mais il paraît que j'ai commis un crime et je mérite d'être puni. Je ne crains pas la déportation, mais je n'aimerais pas être pendu. Je voudrais bien que quelqu'un pût me loger une balle dans la tête."

Kresseinski a été enterré à 2 heures de l'après-midi dans le cimetière St-Patrick. Le capitaine de la barque "Bosphorus" et une dizaine de matelots ont assisté aux funérailles.

—On ferait des volumes avec tout ce qui a été dit et écrit sur l'amour des bêtes en général et sur celle des chiens en particulier. Voici un fait que nous livrons à l'étude des savants spirituaux. Un résident de Saint-Thomas, province d'Ontario, possède un chien qui est doué d'instincts merveilleux, dit le *Globe*.

Il distingue admirablement le dimanche, et, ce jour-là, il n'est plus le même chien que pendant la semaine. Il évite toute distraction, fuit toute société canine, en un mot, il se recueille !—La famille à laquelle cet intelligent animal appartient est presbytérienne, mais le chien ne partage pas sa foi religieuse.... il est méthodiste ! Le dimanche, il accompagne ses maîtres jusqu'au temple, mais, arrivé à la porte, il tourne brusquement et regagne l'église de son choix, évite la surveillance du gardien, s'élançe à quatre pattes dans la galerie et écoute avec une attention la doctrine développée en sa présence. Eu sortant de là, il se sent meilleur et ses maîtres n'ont qu'à se louer de sa conduite.

SUICIDE D'UN CANADIEN.—On lit dans le *Patriote de St-Louis* :

"M. Léon Boucher, né au Canada, et parfaitement connu dans le commerce à Saint-Louis comme fabricant et marchand en gros de couleurs et vernis, s'est suicidé dimanche, le 17 courant, à 10 heures du soir, dans son magasin situé aux Nos. 704 et 706, seconde rue Nord.

Les circonstances qui ont précédé et accompagné cet acte restent à l'état de mystère, malgré l'enquête qui a eu lieu. Contre son habitude, M. Boucher s'est rendu à son magasin dimanche, vers 8 heures du soir, et là, après avoir écrit plusieurs lettres, dont l'une adressée à son fils aîné, Léon-D. Boucher, à Florissant, une autre à M. C. Green, agent d'affaires à St-Louis, une troisième à la supérieure du couvent du Sacré-Cœur, Sault-au-Récollet, P.Q., Canada, et la dernière au chef de la police de St-Louis, il s'est appliqué un revolver contre la tempe gauche et s'est fait sauter la cervelle. Deux gardiens de nuit, attirés par le bruit de la détonation, ont pénétré dans le magasin et l'ont trouvé baigné dans son sang et râlant. Dix minutes après il était mort.

"Sa fortune est évaluée de 80 à \$90,000 ; sa mort ne peut donc être attribuée à de mauvaises affaires.

"Les faits révélés à l'enquête prouveraient que M. Boucher était depuis quelque temps très affecté par un commencement d'hydropisie, et surtout par la perte de sa femme morte il y a environ un an et demi.

"Il laisse sept enfants."

L'ASSASSINAT DE CLICHY.—Le 10 mai vers quatre heures du matin, un ouvrier sans travail, nommé Gallepand, frappait et appelait à la porte du sieur Schmidt, marchand de vin à Clichy, dont la boutique était encore fermée.

Schmidt, reconnaissant la voix de Gallepand, qui depuis trois semaines environ venait prendre un verre de rhum chez lui chaque matin, lui cria de son arrière boutique, où il était couché, qu'il allait lui ouvrir.

Schmidt descendit, et, au moment il ouvrait la porte, Gallepand l'assomma d'un coup de maillet de fer.

Puis, Gallepand arracha la montre et la chaîne de Schmidt et lui prit dans sa poche une bague chevalière et la clef de la caisse, où il trouva une quarantaine de francs dont il s'empara.

L'assassin s'enfuit ensuite, en abandonnant un maillet en fer, dit massette, pareil à ceux qui servent aux ouvriers sculpteurs sur pierre de taille.

Ce n'est que quinze jours après le crime que Gallepand a été arrêté, sur l'indication de Schmidt, qui l'a formellement reconnu.

D'ailleurs, l'assassin a fait des aveux ; il a prétendu avoir agi sans préméditation et de plus n'avoir pas eu d'intention homicide. Il voulait seulement, a-t-il dit, étourdir Schmidt pour pouvoir le dévaliser plus facilement.

PAUVRE FOLLE.—La *Décentralisation* de Lyon raconte que, chaque soir, à nuit close, une femme bien jeune encore, et qui a été fort belle, se promène sur les quais de la Saône, rive gauche, de Bellecour à Perrache. A la lueur du gaz on voit de grosses larmes rouler sur ses joues, où le malheur a creusé de profonds sillons.

Parfois, elle semble poursuivre un objet qui la fuit. Elle hâte le pas, court, et soudain s'arrête brusquement ; puis elle se penche sur le parapet, regarde la Saône rouler ses eaux noires entre les deux rives. Elle s'avance sur un pont, se penche comme si elle voulait mesurer la profondeur de l'abîme et reprend sa course folle.

C'est Mlle Blanche de V.... dernier représentant d'une vieille famille du Berry. Prise à l'âge de seize ans d'une vocation folle pour le théâtre, elle avait quitté, un soir, le château de sa famille et, sous un nom d'emprunt, était restée trois ans gagnant sa vie à répéter à quelques élèves la leçon qu'elle venait elle-même de recevoir. Elle obtint enfin un engagement au théâtre d'Alger. Sa beauté, sa voix merveilleuse, sa jeunesse lui assurèrent dès ses débuts un succès enthousiaste.

Blanche de V.... était depuis trois mois au théâtre d'Alger, quand elle s'éprit follement d'un jeune homme que sa tournure élégante et sa tenue de bon ton lui avaient fait distinguer dans la foule de ses admirateurs.

Un mariage devait résulter de cet amour, quand, un soir, Mlle de V.... se promenant sur la rade d'Alger avec son futur fut accostée par une jeune femme arabe, qui, la face voilée, s'arrêta devant eux pour leur fermer la route.

Sans dire un mot, l'inconnue saisit alors un poignard qu'elle cachait dans sa manche et en porta trois coups au malheureux jeune homme, qui tomba foudroyé.

Depuis lors, Blanche de V.... a perdu la raison. On voulut la ramener cette année dans sa patrie. Mais à son passage à Lyon elle réussit à tromper la vigilance de ses gardiens et elle s'échappa.

Depuis quelques jours, elle suit les quais, se croyant sur la rade d'Alger, et à la recherche de son malheureux amant. On n'a pu encore la décider à quitter la ville.

Mlle Blanche de V.... a vingt-quatre ans.

ASSASSINAT DE LORD MOUNTMORRES.—Le meeting de New-Ross venait à peine de se terminer qu'arrivait la nouvelle du meurtre de lord Mountmorres, assassiné dans le comté de Galway, à moins d'un kilomètre de son château.

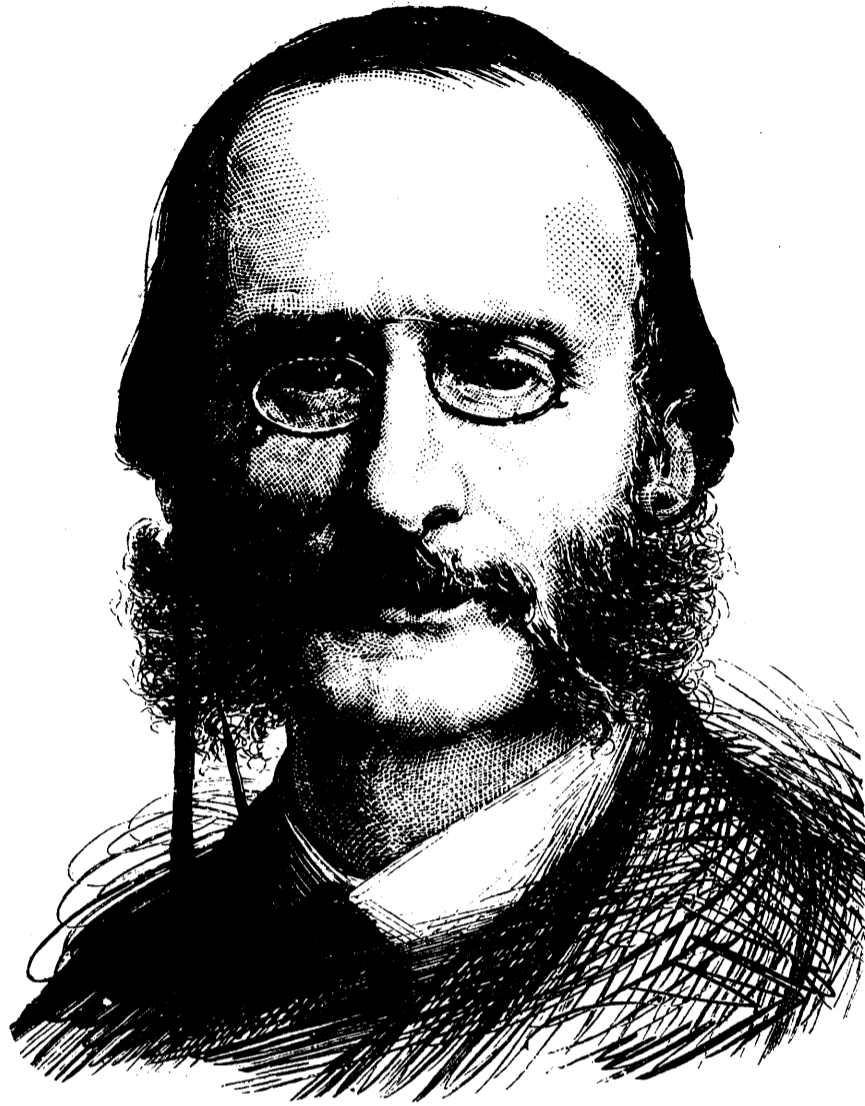
Le comte de Mountmorres, dont le nom ne serait qu'une corruption de celui de Montmorency n'était pas un riche propriétaire, à peine avait-il une douzaine de fermiers ; habitant toute l'année son domaine d'Ébor Hall, n'étant pas riche, il était exigeant avec ses tenanciers, magistrat de Clonbur, petite localité près de son château. Sa sévérité lui avait fait beaucoup d'ennemis. Plusieurs de ses locataires étaient menacés d'expulsion, et il allait mettre prochainement à exécution ces rigoureuses mesures, bien qu'il eût été averti par diverses lettres anonymes qu'il paierait de sa vie la première tentative de ce genre.

On avait si bien la conscience du danger couru par le comte de Mountmorres que, pendant le mois qui a précédé l'événement, deux hommes de police veillaient constamment sur lui et que, par une sorte de bravade, il avait depuis trois jours renvoyé les deux constables.

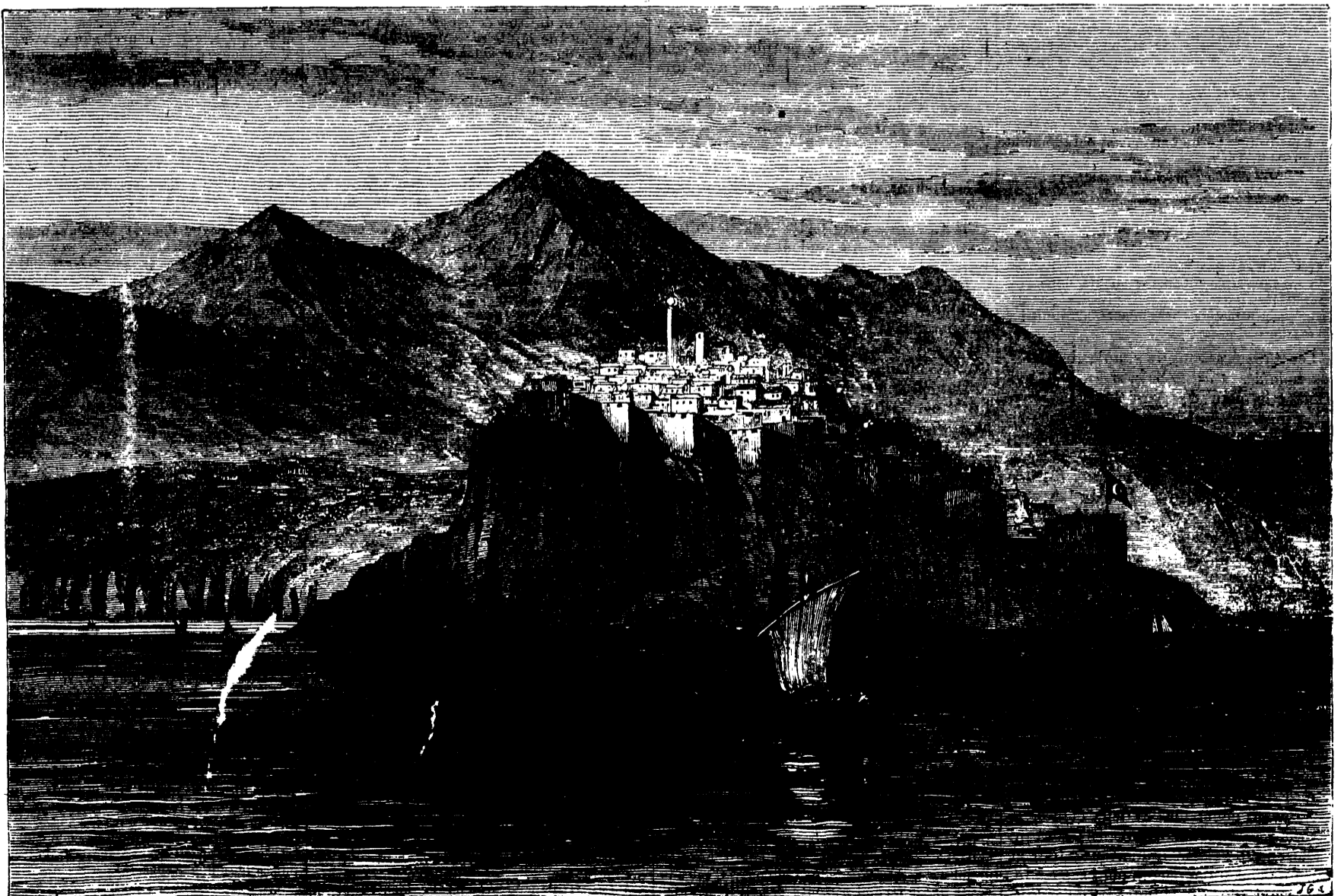
Le comte de Mountmorres avait, dans la journée de samedi, siégé comme magistrat à Clonbur, et il s'en revenait seul chez lui dans un de ces cars du pays, où l'on est assis de côté. De Clonbur à Ébor Hall, il y a environ trois milles ; la route est absolument découverte, mais de chaque côté, suivant l'usage en Irlande, s'élève à hauteur d'homme une muraille en pierres sèches. La nuit tombait. A neuf heures, le cheval et la voiture s'arrêtaient à la porte d'Ébor Hall ; il n'y avait personne dans la voiture et la servante ne s'inquiéta pas tout d'abord de cette singularité. Cependant, le maître ne rentrant pas, on craignit un accident ; un domestique partit avec la servante à sa recherche. A moins d'un mille du château, à cent mètres d'une mesure habitée, le cadavre du comte gisait sur la route dans une mare de sang.

Ne sachant pas s'il était encore en vie, on voulut porter le comte dans la maison voisine, mais les habitants refusèrent absolument de le recevoir ; la superstition irlandaise s'oppose à ce que l'on laisse entrer chez soi le corps de quelqu'un mort de mort violente ; dans le doute abstiens-toi, dit le proverbe ; les paysans, pour plus de sûreté, préférèrent considérer le décès comme certain, et l'on dut laisser le cadavre sur la route pour aller chercher une voiture qui puisse le ramener chez lui.

Lord Mountmorres, dont j'ai moi-même examiné le corps ce matin, était un homme de quarante-cinq ans environ, petit de taille, mais de construction solide ; on s'expliquait qu'il ait eu une certaine confiance dans sa force musculaire.



FEU JACQUES OFFENBACH



VUE DE DULCIGNO

laire. Le cadavre portait cinq blessures : une balle avait troué le front juste au milieu, une autre avait percé de part en part la gorge un peu au-dessous des joues ; deux balles avaient ouvert la poitrine, et une dernière avait perforé le bras et l'estomac. Une sixième blessure, plus légère, expliquerait que le comte a pu voir son ou ses assaillants ; le haut du ponce droit est enlevé, il est évident que le malheureux a tenté de tirer son revolver de sa poche, et que c'est dans ce moment qu'une première balle l'a frappé à mort.

CHOSSES ET AUTRES

—La princesse Louise est de retour à Londres et s'embarquera prochainement pour le Canada.

—M. Parnell est l'un des treize agitateurs que le gouvernement anglais va poursuivre.

—Depuis quelques semaines, plusieurs ours ont été tués à une petite distance d'Ottawa.

—Trois émigrants et deux femmes ont été trouvés morts de froid, à six milles de Springfield, par suite de la tempête.

—Les pompiers de Montréal continuent à se préparer activement au concours qui aura lieu prochainement en cette ville.

—On a ressenti de fortes secousses de tremblement de terre ces jours derniers en Espagne et au Portugal.

—Trente-six moutons ont été mordus et déchirés par des chiens depuis quelque temps à Montmorency.

—Il est bruit à Londres que lord Dufferin doit succéder à M. Goschen comme ambassadeur auprès de la Porte.

—Le lieutenant-gouverneur a fixé le 3 novembre prochain comme jour d'action de grâce en cette province.

—On prête à MM. Gault, de Montréal, l'intention de construire une manufacture de laine à Campbellford, Ontario.

—On a découvert dans une petite ville de Bohême la Bible dont Luther s'est servi pour faire la traduction allemande des Ecritures.

—200,000 barils de pommes ont été expédiés de New-York en Europe dans les trois dernières semaines.

—On annonce que le R. P. Mochon, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, doit s'embarquer bientôt pour le Canada.

—La première neige de la saison est tombée la semaine dernière à Kingston, Toronto et Québec.

—Les rapports officiels sur la récolte de froment aux Etats-Unis, portent le chiffre total à 455,000,000 de boisseaux.

—On dit qu'une grande quantité d'armes ont été secrètement importées d'Amérique en Irlande.

—Les départements publics seront tous transportés dans les nouvelles bâtisses parlementaires à Québec, le premier de novembre prochain.

—Le câble sous-marin, entre la côte de Gaspé et l'île d'Anticosti, vient d'être posé avec le plus grand succès, sous la direction du Dr Fortin.

—Le pape a enfin accédé au désir du cardinal Nina d'être remplacé, au secrétariat d'Etat, à cause de sa mauvaise santé. On annonce que M. Jacobini sera nommé à sa place.

—Madame Mitchell, femme du conseiller municipal à Toronto, vient de mettre au monde trois garçons. La mère et les enfants se portent bien.

—Il y a à Ottawa 900 logements inoccupés, et l'on ne peut avoir de journaliers pour travailler au pont de la Chaudière, attendu que la plupart sont partis pour les chantiers et les Etats-Unis.

—La Russie couvre la mer Noire de bateaux-torpilles. Plus de vingt de ces bateaux ont été ajoutés dernièrement au nombre déjà considérable qu'il y avait.

—Le Pape a appelé plusieurs des évêques Irlandais à Rome pour leur donner des instructions au sujet de l'état actuel des affaires dans ce malheureux pays.

—Les Frères Franciscains, d'Avignon, France, ne veulent céder qu'à la force. Ils ont barricadé leur couvent et muré les portes après s'être munis d'une grande quantité de provisions.

—Les commerçants de foire calculent qu'ils en chargeront six cents wagons à la gare de Louiseville (Rivière-du-Loup), pendant la présente année. Le foire vaut à présent \$7 le cent bottes dans cette partie de la province.

—Un fermier du comté de Clare, Irlande, ayant payé le prix de l'affermage de sa terre, en contravention aux ordres qu'il avait reçus de la ligue agraire, plusieurs hommes masqués se sont rendus sur sa propriété et ont incendié ses granges.

—70,000 moutons ont été expédiés du port de Montréal en Europe, depuis le commencement de cette saison, ce qui est une légère augmentation sur l'exportation de l'an dernier. L'augmentation est plus forte pour les bêtes à cornes : 1879, 26,000 ; 1880, 40,000.

—Pendant les dix-huit dernières années, les catholiques d'Irlande ont dépensé 26 millions et demi de francs pour leurs églises, 80 millions de francs pour leurs couvents, et 7 millions et demi pour leurs écoles.

—La compagnie de sucre de betterave de Farnham a commencé ses opérations avec un nombre considérable d'ouvriers. On est actuellement à construire différents bâtiments d'une longueur totale de 300 pieds.

—Ce fut le 21 octobre 1843 qu'arriva à Montréal la cloche monstre surnommée depuis le Bourdon de Notre-Dame. Le Bourdon pèse, dit-on, 16,152 livres.

—Le nombre des immigrants arrivés aux Etats-Unis durant l'année finissant le 30 juin 1880, a été, d'après les chiffres du bureau des statistiques, de 457,257.

—Des tristes nouvelles viennent du comté de Gaspé, où la pêche a manqué cette année, et, où, pour comble de malheur, les récoltes ont fait défaut sur un grand nombre de points.

Les lettres disent que si l'on ne se hâte, avant la clôture de la navigation, d'aller au secours des populations déjà réduites à la disette, grand nombre devront périr nécessairement pendant l'hiver.

—Le monument qui sera élevé à la mémoire de Pie IX par les cardinaux créés par lui, doit être placé dans la Confession de la basilique de Ste-Marie-Majeure, que ce grand Pape fit construire à ses frais. Le monument coûtera 60,000 francs, et cinquante-et-un cardinaux participeront à cette dépense.

—Le Nord, de St-Jérôme, nous apprend qu'il vient de se fonder dans cette florissante paroisse une fabrique de beurre. Nous voudrions voir ces fabriques s'établir dans tous les centres importants de la province. Car, il faut le dire, la fabrication du beurre est très arriérée parmi nous. Nous faisons du mauvais beurre, règle générale, tandis que nous pourrions produire le meilleur beurre du monde.

—On lit dans la Semaine Religieuse d'Evreux, France :

"S. M. la reine Victoria a honoré de sa visite, il y a quelques jours, la maison des Pères Jésuites de Rochampton (Marine House) qui touche au parc de sa royale demeure.

"Elle a demandé au supérieur qu'on lui présentât les novices venus de France, et elle a fait à ces jeunes gens le plus gracieux accueil, s'informant de leurs besoins et les engageant à recourir à elle dans toutes les nécessités de leur exil."

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

Toux. — Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge. — LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "Les TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Défiiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchial Troches" se vendent seulement par boîtes.

Amers de Houblon. — En entendant vanter les propriétés des Amers de Houblon, quelques personnes s'écrient : "Mensonges, imposture grossière que tout cela." N'allez pas si vite, s'il vous plaît, car si vous voyiez toutes les personnes qui ont été ramenées des portes du tombeau, pour ainsi dire, et qui jouissent aujourd'hui d'une santé florissante, grâce à l'usage des Amers de Houblon, vous vous écrieriez : "Tout ce qu'on en dit n'est que la pure vérité." Voir l'annonce dans une autre colonne.

A TRAVERS MONTREAL

LES CONTREFAÇONS DANGEREUSES.—Plusieurs plaintes se résumant ainsi ont été adressées à M. B. Bravais : "Nous avons acheté, dans différentes pharmacies, du fer dialysé qui ne nous a fait aucun bien," disent ces personnes. A chacune d'elles, M. Bravais répond : "Est-ce du FER BRAVAIS (fer dialysé Bravais) qu'on vous a donné ?—Non—C'est un soi-disant fer dialysé, préparé dans de mauvaises conditions et vendu à de vil prix. Or, il y a une différence complète entre le Fer Bravais et le fer dialysé, fabriqué par le premier venu. Les personnes croyant de bonne foi acheter du véritable Fer dialysé Bravais, sont souvent indignement trompées, car la concurrence et la contrefaçon, qui ne s'attachent qu'aux bons produits, semblent avoir choisi de préférence le Fer Bravais.

Le public est donc prévenu de refuser absolument tout produit similaire, qui lui serait offert à vil prix comme dialysé Bravais, du moment qu'il ne porterait pas sur la capsule du flacon la signature R. Bravais et Cie., et sur l'étiquette la marque de fabrique : Aux chevaux marins.

Il est reconnu aujourd'hui, par les principaux médecins et les chimistes qui l'ont expérimenté, que le Fer Bravais, préparé avec des appareils spéciaux pour lesquels M. Raoul Bravais a pris trois brevets d'invention, et dans des conditions toutes particulières d'installation, ne peut être imité.

On se rendra compte des difficultés de fabrication en sachant que chaque flacon sorti de l'usine de Fer Bravais, à Asnières, a subi 80 à 90 jours de préparations et une surveillance de chaque instant. Aussi le public jouit-il de toutes les garanties possibles, car chaque flacon vendu au dépôt général, 13, rue Lafayette, a été goûté et essayé au moyen des réactifs chimiques en usage. Il est donc matériellement impossible à quiconque de livrer une préparation similaire comparable au Fer Bravais (fer dialysé Bravais) comme énergie et efficacité. Aussi pour déjouer la concurrence qui va jusqu'à copier et s'approprier les titres des articles que la presse consacra au Fer Bravais, et désespérer les imitations et contrefaçons qui surgissent chaque jour au détriment de la santé publique, MM. les médecins ainsi que les acheteurs, sont priés de vouloir bien spécifier et exiger "les gouttes concentrées de Fer Bravais," chez Messieurs Lavolette et Nelson, 209, Notre-Dame, coin de la rue St Gabriel.

PENSEES

L'amour ne doit être que le repos du génie.

L'amour, de même que le feu, ne peut durer à moins d'un mouvement continu ; aussitôt qu'il cesse d'espérer et de craindre il cesse d'exister.

Il y a trois degrés de folie—censurer les fautes dont on n'est pas exempt ; découvrir chez les autres les défauts qu'on n'aperçoit pas chez soi ; solliciter une faveur inutile.

En amour, on ne quitte jamais que ce qu'on remplace.

Une jeune fille perd, à rester fille trop longtemps, le sang-froid nécessaire pour faire un choix convenable.

Aimez un seul être humain purement et chaleureusement et vous les aimerez tous.

Souvenez-vous que la malhonnêteté, le manque de fidélité ou de sincérité non-seulement ruineront vos espérances de succès, mais encore de l'indifférence, la paresse et le peu d'intérêt que vous inspirent vos devoirs vous empêcheront toujours de réussir.

La vieillesse chez l'homme garde encore quelque chose d'imposant et de majestueux ; mais nous, pauvres femmes, nous sommes de tristes ruines !....

Il semble à l'enfant qu'il n'épuisera jamais la longue série des jours, et le vieillard s'étouffe de trouver le berceau tout prêt de sa tombe.

Les plus riches dons de l'esprit sont la tempérance, la prudence et la force. La prudence est une vertu universelle qui participe de la nature de toutes les autres et là où elle n'est pas la force perd son nom et son caractère.

VARIÉTÉS

A la fête de Saint-Cloud, aux chevaux de bois. Calino va monter sur un cheval blanc. Mais se ravisant tout à coup : —Ah ! non, dit-il de son air le plus fûté ; les chevaux blancs, c'est tous des rosses !

Entre deux gentilhommes à la tire : —Dis donc, Jules, combien as-tu payé ton chapeau ? —Je ne sais pas ; quand je me le suis payé, il n'y avait personne dans le magasin.

A la police correctionnelle : —Femme Barnabé, vous êtes accusée d'avoir jeté sur la tête du plaignant un bassin d'eau sale. —C'est vrai, monsieur le président, mais je vais vous dire : j'avais pris monsieur pour mon mari !

LES ECHECS

MONTREAL, 28 octobre 1880. Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 243.—MM. M. Toupin, T. Gagnier et P. Giroux ; Montréal ; T. Lacasse, Lowell, Mass. ; Un amateur, Ottawa ; M. Lalandry, New-York ; L. O. P. Sherbrooke.

NOUVELLES.

—En réponse à un défi porté par les amis de M. Max Judd, M. Eugène Delmar déclare être prêt à rencontrer M. Judd, à New York. L'enjeu devra être au moins de \$500 pour chaque joueur.

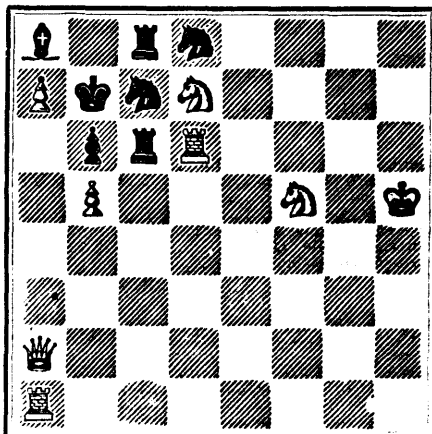
—L'histoire d'Irlande nous apprend que le jeu des Echecs était connu dans ce pays, même à une date très reculée. Le Tuatha de Demianz mit ce jeu en honneur en l'an 143 avant Jésus-Christ. Chaque année, à Meath, avait lieu un grand tournoi qui commençait vers le milieu du mois d'août, et se terminait vers le 15 septembre ; des récompenses d'une grande valeur étaient accordées aux vainqueurs, et les troubadours chantaient à l'envi leurs triomphes.

TOURNOI D'HAMILTON.— Dans une partie par correspondance, un joueur a perdu la dame au 6e ou 8e coup, et veut, en vertu de l'article XIV du traité par Staunton, forcer son adversaire à donner le mat en cinquante coups. M. le Dr Ryall, directeur du tournoi, lui a donné gain de cause. M. J. W. Shaw, et plusieurs autres confrères en Echecs, attaquent fortement le jugement rendu par l'arbitre du tournoi. Le défiant d'espace nous interdit de longs commentaires ; toutefois, nous dirons que nous n'acceptons pas les opinions de M. Ryall. Nous avons toujours cru et nous croyons encore que Staunton, dans la rédaction de l'article en question, ne voulait atteindre que les fins de partie ; il le fait comprendre assez clairement, dans ses Notes et Observations, en disant que "l'objet de la loi est de fixer des limites pour le gain des fins de parties..." D'ailleurs, d'autres traités d'Echecs établissent aussi cette règle de 50 coups, mais dans le but unique et évident de couper court à des fins de parties, inutilement prolongées, soit par l'impuissance de l'un des joueurs à effectuer les mats difficiles, soit par la réitération constante et opiniâtre des mêmes coups. C'est là le but réel du règlement des cinquante coups, et les auteurs n'ont jamais songé à faire des lois pour soulager un joueur des conséquences de son erreur de jugement. Staunton a dû partager l'opinion générale des maîtres qui, avant lui, ont écrit sur les Echecs, comme de ceux qui étaient ses contemporains.

PROBLEME No. 245.

Composé par M. A. LANSQUENET, France.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font-mat en 2 coups.

Solution du problème No. 243.

Blancs. Noirs. 1 T 2e TR 1 F pr T (A) 2 T 2e CR 2 ? 3 Mat.

(A) 1 F 7e D 2 F ju D joue

Solution de la fin de partie No. 9.

Blancs. Noirs. 1 R 5e T 1 F 2e C (A) 2 C de 6e R pr F 2 R 1er C 3 R 6e T 3 R 2e F (meilleur) 4 R 7e T 4 R 1er F 5 R 6e C 5 R 1er C 6 C 6e R 6 R 1er T 7 C 6e T, et mat en deux coups.

(A) Si : 1 R 1er C ; 2 R 6e C ; 3 C 7e, R, 4th, R 1er T ; 4 C 8e D et C 7e F, mat.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

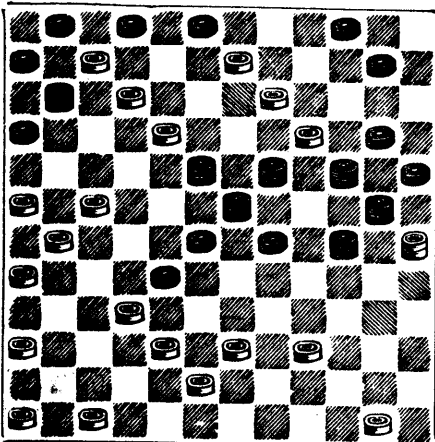
Solutions justes du Problème No. 236

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina.

PROBLÈME No. 238

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 236

Table showing the solution for problem No. 236, with columns for 'Les Blancs jouent de' and 'Les Noirs jouent de', listing moves like 44-37, 20-13, etc.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 22 octobre 1880.

Table of market prices for flour (Farine) and grains (Grains), listing items like 'Blé par minot', 'Pois', 'Orge', etc.

LAITERIE

Table of dairy prices (Laiterie), including 'Beurre frais à la livre', 'Beurre salé', 'Fromage à la livre'.

VOLAILES

Table of poultry prices (Volailles), including 'Dindes (vieux) au couple', 'Dindes (jeunes) do', etc.

LÉGUMES

Table of vegetable prices (Légumes), including 'Pommes au baril', 'Patates au sac', 'Fèves par minot'.

GIBIERS

Table of game prices (Gibiers), including 'Canards (sauvages) par couple', 'Pheux par douzaine', etc.

VIANDES

Table of meat prices (Viandes), including 'Bœuf à la livre', 'Lard do', 'Mouton do', etc.

DIVERS

Table of various goods prices (Divers), including 'Sucre d'érable à la livre', 'Sirop d'érable au gallon', etc.

Marché aux Bestiaux

Table of livestock market prices (Marché aux Bestiaux), including 'Bœuf, 1re qualité', 'Vaches à lait', 'Veaux, 1re qualité', etc.

Décisions judiciaires concernant les journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima acie d'intention de fraude.

PROVERBES PROVERBES

Les Amers de Houblon font disparaître les convulsions, l'étourdissement, les palpitations du cœur et l'hypocondrie.

Voulez-vous être forts, heureux et jouir d'une santé florissante, servez-vous des Amers de Houblon.

Aux femmes qui veulent la force, la santé et la beauté, nous conseillons les Amers de Houblon.

Les Amers de Houblon sont un puissant apéritif.

Les membres du clergé, les avocats, les rédacteurs de journaux, les banquiers, les dames, etc., ont tous besoin de prendre chaque jour des Amers de Houblon.

Les Amers de Houblon ont ramené à la santé et arraché au vice de l'intempérance des centaines de victimes.

On offre \$500 de récompense à toute personne qui citera le nom d'une maladie que les Amers de Houblon n'ont pu guérir.

Les pouvoirs curatifs des Amers de Houblon se font sentir dès la première dose en donnant de nouvelles forces.

Les Amers de Houblon purifient l'haleine, donnent un bel incarnat à la peau et aux joues.

Les Amers de Houblon guérissent radicalement les maladies des reins et toutes affections des voies urinaires.

Quelques doses des Amers de Houblon font disparaître l'acidité de l'estomac, les maux de tête et les étourdissements.

Prenez les Amers de Houblon trois fois par jour, et vous n'aurez pas de compte à payer au médecin.

En vente chez tous les droguistes

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epicier respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA." à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.90.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GÉO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo. Joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florissantes avec nom 10 cts.—Cie. de Cartes NASSAU, N. Y.

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc. Le Fer Bravais (fer liquide en gouttes concentrées) est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents. C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois. Dépôt Général à Paris, 13, r. Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies. Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre. Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement. A Montréal: MM LAVIOLETTE & NELSON.

CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES. A partir de Mercredi, le 23 JUIN 1880, les trains partiront comme suit:

Table of train schedules for Q.M.O. & O. with columns for departure/arrival times and train types (MIXTE, MALLE, EXPRESS).

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal. BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place-d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place d'Armes, 302 Rue St. Jacques, Montréal. Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis, Québec. L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

Chemin de Fer du Pacifique Canadien. Soumissions pour matériel roulant. Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 juillet 1880.

AVIS! The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes. Telle que HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES. THE SCIENTIFIC CANADIAN. Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD.

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographique Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY, l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPES de livres ou autres publications, de format grand ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE! M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtiment du Times), est autorisé à signer tous contrats, pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED).

AU CLERGE. LE PROTESTANTISME jugé et condamné par le protestantisme. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.